

LA CONSCIENCE
(1854)

ALEXANDRE DUMAS

La conscience
drame en six actes

Odéon. – 4 novembre 1854.

LE JOYEUX ROGER
2015

ISBN : 978-2-924529-16-4

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

À Victor Hugo

*C'est à vous, mon cher Hugo,
que je dédie mon drame de la Conscience.*

*Recevez-le comme le témoignage
d'une amitié qui a survécu à l'exil,
et qui survivra, je l'espère,
même à la mort.*

Je crois à l'immortalité de l'âme.

ALEX. DUMAS.

DISTRIBUTION

Édouard Ruhberg	M. Laferrrière
Stevens	»
Alden	M. Tisserant
Le conseiller Benazetti	M. Kime
Le ministre	M. Rey
Le baron Karl de Warden	M. Guichard
Ruhberg père	M. Laute
Meyer	M. Saint-Léon
Chrétien	M. Barré
Le baron de Ritan	M. Harville
Frédéric Alden	M. Métrême
Nebel	M. Thiron
Salomon	M. Grenier
Un valet	M. Étienne
Charlotte	M ^{lle} Bérengère
La comtesse Sophie	M ^{lle} Louise Péricat
La comtesse Louise	M ^{lle} Isabelle Constant
Henriette	M ^{lle} Solange
Madame Ruhberg	M ^{me} Dessains

*Les trois premiers actes, à Mannheim ;
les trois derniers, à Munich, 1810.*

ACTE PREMIER

À Mannheim, chez Ruhberg. – Un salon à pans coupés. Au fond, une porte donnant sur un jardin ; dans le pan coupé de droite, la porte de l'extérieur ; dans le pan coupé de gauche, une porte qui, en s'ouvrant, laisse voir un cabinet où se trouve une autre porte sur laquelle est écrit le mot CAISSE : la porte du pan coupé doit être très en vue du public. Au premier plan à droite, la chambre de madame Ruhberg ; au deuxième plan, un piano ; une table à gauche ; chaises et fauteuils, une cheminée garnie.

Scène première

Alden, seul.

Oh ! oh ! serait-ce un parti pris de me faire attendre ? Ces Ruhberg sont fiers comme des chevaliers du Saint-Empire ! et, sans doute, cela blesse M. le receveur de l'État Ruhberg, d'être soumis, chaque trimestre, au contrôle du vérificateur Alden.

Scène II

Alden, Charlotte.

CHARLOTTE, entrant et courant à Alden

Oh ! pardon, monsieur le vérificateur ! j'ignorais que vous fussiez là.

ALDEN

Oui, mademoiselle, j'y suis, et depuis... (il tire sa montre) depuis dix-sept minutes, même.

CHARLOTTE

Depuis dix-sept minutes ! Mais comment se fait-il que ni mon frère, ni ma mère, ni mon père ne soient près de vous ?

ALDEN

Je m'étonnais précisément de leur absence lorsque vous êtes entrée.

CHARLOTTE

Avez-vous demandé mon père ?

ALDEN

Oui, mademoiselle ; et Chrétien, le valet de chambre, m'a répondu que je pouvais attendre, que M. Ruhberg allait rentrer ; j'attends, et, vous le voyez, il ne rentre pas.

CHARLOTTE

Il ne faut pas en vouloir à mon père ; je suis bien sûre que, s'il vous savait ici, il hâterait son retour.

ALDEN

Hum ! hum !

CHARLOTTE

Il ne faut pas en vouloir à ma mère ; je suis certaine que, si elle avait été prévenue...

ALDEN

Votre mère dormait encore, mademoiselle ; elle a daigné me le faire dire.

CHARLOTTE

Oui, ma mère se lève tard... C'est une habitude...

ALDEN

D'aristocratie.

CHARLOTTE, timidement

Quant à mon frère...

ALDEN, posant sa canne et son
chapeau sur la table à gauche

Oh ! je ne me suis pas même enquis de lui ; je sais que sa coutume n'est point de rentrer de si bonne heure.

CHARLOTTE

Hélas ! monsieur, c'est vrai ; mais moi, me voilà, et si je pouvais vous offrir quelque chose...

ALDEN

Oui, je sais cela : vous, vous êtes le bon génie de la maison ; vous restez au logis quand les autres sont dehors ; vous veillez quand les autres dorment ; vous priez quand les autres se damnent. Vous, vous êtes une bonne et excellente fille, et ce n'est point votre faute si votre père est un homme faible, votre mère une dépensière, votre frère un joueur.

CHARLOTTE

Monsieur !

ALDEN

Allons, bon ! je fais pleurer les anges, moi ; brutal que je suis ! Excusez-moi, mademoiselle, j'ai tort ; mais je suis un ancien militaire, et j'ai pris au camp l'habitude de dire tout ce que je pense. Quant à accepter ce que vous m'offrez, merci. Il y a déjà assez de gens qui prennent dans la maison.

CHARLOTTE

Monsieur Alden, ne me faites pas de peine, je vous aime tant !

ALDEN

Vous m'aimez, vous ? et vous m'avez vu trois ou quatre fois !

CHARLOTTE

Il est vrai que c'est moins que je n'eusse voulu.

ALDEN

Vous m'aimez et vous me connaissez à peine !

CHARLOTTE

Je vous connais comme le plus honnête homme et comme le meilleur cœur de la ville.

ALDEN

Honnête homme, c'est possible ; mais bon cœur, vous vous trompez. Je suis dur, brutal, entêté ; il n'y a que les niais qui aient bon cœur. Ah çà ! mais pourquoi me regardez-vous ainsi, mon enfant ? (Charlotte lui prend la main et veut la baiser.) Ah ! par exemple !

(Il l'embrasse au front.)

Scène III

Les mêmes, Frédéric Alden.

FRÉDÉRIC

Mon père embrassant Charlotte !

ALDEN

Bon ! voilà que vous faites surprendre le père par le fils ; mais c'est qu'aussi vous êtes une sirène.

CHARLOTTE

Monsieur Alden, vous n'êtes plus seul maintenant, permettez que j'achève la commission dont ma mère m'avait chargée hier au soir.

ALDEN

Allez, allez, mon enfant, et que la bénédiction de Dieu soit avec vous !

(Charlotte sort par le jardin
en échangeant un regard avec Frédéric.)

Scène IV

Alden, Frédéric.

FRÉDÉRIC

Vous m'avez fait dire de vous rejoindre où vous seriez, mon père, parce que vous aviez quelque chose de pressé à me dire, et que vos vérifications vous tiendraient probablement toute la journée dehors ; je me suis informé, j'ai appris que vous étiez chez M. le receveur Ruhberg, et je suis venu.

ALDEN

C'est bien.

FRÉDÉRIC

Qu'avez-vous à m'ordonner ?... J'écoute.

ALDEN

Ce que j'ai à t'ordonner, c'est de passer, avant midi, chez M. de Wolsheim, qui part à deux heures pour Carlsruhe.

FRÉDÉRIC

Et que ferai-je chez M. de Wolsheim, mon père ?

ALDEN

Tu le remercieras.

FRÉDÉRIC

De quoi, mon père ?

ALDEN

De ce qu'il consent à te donner sa fille.

FRÉDÉRIC

Mademoiselle de Wolsheim ?...

ALDEN

Sera ta femme, et, à partir d'aujourd'hui, tu es autorisé à te présenter dans la maison comme son fiancé ; cela a été décidé ce matin entre son père et moi. Eh bien, tu ne me remercies pas ? tu te tais ?

FRÉDÉRIC

Je vous remercie d'abord, mon père, de ce que vous avez fait ou de ce que vous avez cru faire pour mon bonheur.

ALDEN

Hein ?

FRÉDÉRIC

Je ne répondrai pas à votre bonté par la dissimulation.

ALDEN

Plaît-il ?

FRÉDÉRIC

Ne m'en veuillez pas, mon père, mais je suis forcé de vous faire un aveu.

ALDEN

Un aveu ! et lequel ?

FRÉDÉRIC

Je ne puis épouser mademoiselle de Wolsheim.

ALDEN

Oh ! oh ! tu ne peux épouser... ?

FRÉDÉRIC

Non, mon père.

ALDEN

Ah ! par exemple, je voudrais bien savoir pourquoi. La famille est riche, en bonne position à la cour du grand-duc, la fille est honnête, jeune, jolie...

FRÉDÉRIC

Je ne trouverai pas mieux, mon père, et, puisque vous aviez choisi une femme pour votre fils, c'était sans doute celle qui lui convenait... Mais...

ALDEN

Mais quoi ? Voyons.

FRÉDÉRIC

Mais j'en aime une autre, mon père.

ALDEN

Ah bon ! la réponse ordinaire des fils rebelles.

FRÉDÉRIC

Ah ! mon père...

ALDEN

« J'en aime une autre », la bonne raison !

FRÉDÉRIC, souriant

Que voulez-vous ! c'est la seule que je trouve. J'en aime une autre, je suis aimé d'elle, et par elle seule je puis être heureux !

ALDEN

Être aimé ! être heureux ! grands mots.

FRÉDÉRIC

Grandes choses, mon père.

ALDEN

Et qui est-elle, cette autre ? Voyons, est-ce que je la connais, même ?

FRÉDÉRIC

Vous la connaissez.

ALDEN

Où est-elle ?

FRÉDÉRIC

En ce moment, je ne puis vous le dire ; mais tout à l'heure elle était là, dans vos bras.

ALDEN

La fille du receveur de l'État ?

FRÉDÉRIC

Charlotte Ruhberg, oui, mon père.

ALDEN, secouant la tête

Cela ne te convient pas.

FRÉDÉRIC

Pourquoi ?

ALDEN

Cela ne te convient pas.

FRÉDÉRIC

Vous ne me refuserez pas la femme qui ferait mon bonheur sans me dire les raisons de votre refus ; cela ne serait pas juste, mon père.

ALDEN

Eh bien, les raisons de mon refus, les voici : cela ne peut pas être ; cela ne doit pas être ; je ne veux pas que cela soit. (Allant reprendre son chapeau.) Quant aux autres raisons, attends six mois, trois mois, huit jours peut-être, et tu les connaîtras aussi bien que moi.

FRÉDÉRIC

J'attendrai le temps que vous voudrez, mon père ; car j'espère qu'un jour viendra où vous apprécierez Charlotte.

ALDEN

Le jour est venu ; j'apprécie Charlotte : c'est une fille belle, brave et bonne ; mais la famille ne vaut rien.

(Il va pour sortir.)

FRÉDÉRIC

Expliquez-vous, mon père.

ALDEN

Écoute, si tu restes ce que tu es, tu ne seras pas grand'chose. Il faut que tu ailles plus loin ; tu as besoin de protection et de fortune, ou, sans cela, tu demeureras Frédéric Alden, avocat sans cause, fils de Rodolphe Alden, vérificateur des rentes, c'est-à-dire un pauvre diable, enterré dans un quartier perdu d'une petite ville de province. Si tu étais riche, cela ne serait rien encore ; mais, vieux soldat, avec une retraite de deux cents thalers et une place de cinq cents, je ne te laisserai, en mourant, qu'une maison sans dettes et un nom sans tache. Les Ruhberg sont complètement ruinés ; le père est un fou, la mère une orgueilleuse, le fils un joueur, et la fille... la fille a été élevée comme si elle devait épouser un prince régnant.

FRÉDÉRIC

Vous voyez bien que cette éducation n'a pas influé sur son cœur, mon père, puisqu'elle m'aime.

ALDEN

Chansons !... Va faire ta visite au conseiller Wolsheim et ne viens pas me rebattre plus longtemps les oreilles de plans impossibles.

FRÉDÉRIC

Impossibles ?

ALDEN

Impossibles ! c'est moi qui te le dis, c'est moi qui te le répète, jamais la fille du receveur de l'État Ruhberg ne sera ta femme.
(Il s'apprête à sortir.)

FRÉDÉRIC

Alors, mon père, jamais une autre ne le sera non plus ; car j'ai engagé ma parole.

ALDEN, s'arrêtant près de la porte

Hein !

FRÉDÉRIC

Comptant sur cette parole, Charlotte a refusé le baron de Volfrang, attaché d'ambassade.

ALDEN

Tu lui as donné ta parole ?

FRÉDÉRIC

Je la lui ai donnée.

ALDEN

Tu as dit « Foi d'Alden » ?

FRÉDÉRIC

Je lui ai dit : « Foi d'honnête homme. »

ALDEN

Est-ce vrai, cela ?

FRÉDÉRIC

Je vous le jure, mon père.

ALDEN

Alors, c'est autre chose, il faut épouser.

FRÉDÉRIC

Oh ! mon père !

ALDEN

Cela brise tous mes plans, cela me fait grand'peine ; mais si tu as donné ta parole, si tu as dit : « Foi d'honnête homme », tu ne serais plus un honnête homme en manquant à ta parole. Il faut épouser.

FRÉDÉRIC

Oh ! je savais bien que vous étiez le plus loyal des hommes. Toute votre vie, vous bénirez le jour où vous avez rendu votre fils si heureux.

ALDEN

Soit !... mais, pour l'instant, j'avais d'autres plans, monsieur, d'autres visées... Enfin, puisque c'est impossible, n'en parlons plus. C'est toi qui va attendre le receveur de l'État et lui dire ce que tu as à dire ; moi, au lieu de vérifier la caisse ce matin, je la vérifierai ce soir. Adieu.

FRÉDÉRIC

Mon père !

ALDEN

Adieu, adieu... Je ne suis plus surpris que la petite m'ait dit qu'elle m'aimait ; je ne suis plus surpris qu'elle ait voulu me baiser les mains. Ah ! sirène, sirène !

(Il sort.)

Scène V

Frédéric, seul.

Allons ! la chose a été plus vite arrangée que je ne le croyais... Ah ! c'est que, sous cette rude écorce, il y a un bon et grand cœur ! Et maintenant, si je pouvais trouver Charlotte et lui tout dire... M. Ruhberg !...

Scène VI

Ruhberg, Frédéric.

RUHBERG

Ah ! bonjour, monsieur Frédéric ! Je m'attendais à la visite de

votre père, mais pas à la vôtre, et l'inattendu de votre présence me la rend plus agréable encore.

FRÉDÉRIC, lui prenant la main

Est-ce bien vrai, ce que vous me dites là, monsieur ? ou bien usez-vous à mon égard d'une de ces phrases banales dont on masque, vis-à-vis des indifférents, le vide de la pensée et du cœur ?

RUHBERG

Je vous dis la vérité, monsieur ; je vous aime et vous estime...
Quelle cause vous amène ?

FRÉDÉRIC

Ce n'est point une cause ordinaire, monsieur.

RUHBERG

En effet, vous paraissez ému.

FRÉDÉRIC

Plus qu'ému, monsieur, troublé.

RUHBERG

Que craignez-vous donc ?

FRÉDÉRIC

Une réponse défavorable à une demande que je viens vous faire.

RUHBERG

Mon cher monsieur, entre honnêtes gens, on ne doit jamais être embarrassé. Ce que vous avez à me demander ne peut être qu'une chose honorable. Parlez, je vous écoute.

FRÉDÉRIC

Un mot vous dira tout. J'aime, monsieur, et celle que j'aime s'appelle Charlotte.

RUHBERG

Vous aimez ma fille ?

FRÉDÉRIC, lui prenant la main

Puis-je dire : « Oui, mon père » ?

RUHBERG

J'étais si loin de me douter, monsieur Alden...

FRÉDÉRIC

Cette demande vous blesse-t-elle ?

RUHBERG, allant s'asseoir

En aucune façon, monsieur... Mais asseyez-vous et causons.

FRÉDÉRIC

Permettez-moi de rester debout. C'est mieux que debout, c'est à genoux que je devrais attendre.

RUHBERG

Je ne vous ferai pas attendre longtemps, monsieur, et, à franche demande, je ferai franche réponse. Vous aimez ma fille, cela me rend heureux, elle mérite qu'un honnête homme comme vous l'aime...

FRÉDÉRIC

Oh ! monsieur, quelle joie !

RUHBERG

Attendez... C'est à mon tour maintenant d'être embarrassé, c'est à mon tour d'hésiter dans ma réponse ; car il se peut, lorsque je vous aurai parlé, lorsque je vous aurai dit oui, que ce soit vous qui répondiez non. Mais, en ce cas, monsieur Alden, d'avance je vous en donne ma parole, cela ne nous brouillera point ; vous me tendrez la main, et tout sera dit.

FRÉDÉRIC

Vous m'effrayez, monsieur.

RUHBERG, se levant

Vous êtes jeune, vous devez être ambitieux, et c'est votre devoir d'aller à la rencontre de la fortune.

FRÉDÉRIC

M'est-il défendu d'y arriver par le chemin du bonheur ?

RUHBERG

Nous ne sommes pas ce que vous croyez, monsieur Alden.

FRÉDÉRIC

Que voulez-vous dire ?

RUHBERG

Les apparences vous trompent, mon pauvre enfant : vous nous croyez riches, nous sommes pauvres. Celui qui aimera ma fille

devra l'aimer pour elle-même, pour elle seule. Charlotte n'a pas un florin de dot. Et maintenant, j'ai dit ; embrassez-moi et restons-en là, monsieur Frédéric.

FRÉDÉRIC

Mon père, je vous embrasse et vous demande de nouveau sa main. Ce que vous venez de me dire, je le savais.

RUHBERG

Par qui ?

FRÉDÉRIC

Par Charlotte elle-même.

Scène VII

Les mêmes, Charlotte.

CHARLOTTE

Vous saviez ? quoi donc ?

RUHBERG

Tu nous écoutais ?

CHARLOTTE, baissant les yeux

Non ; mais, en m'entendant nommer...

RUHBERG

Pourquoi ne m'avoir rien dit de cet amour, ma fille ?

CHARLOTTE

Depuis quelque temps, vous étiez si triste, si abattu !

RUHBERG

L'aimes-tu comme il t'aime ?

CHARLOTTE

Je ne sais comment Frédéric m'aime ; mais ce que je sais, c'est que je l'aime tendrement.

RUHBERG, prenant la main de Charlotte

Et vous vous connaissez bien l'un et l'autre ?

FRÉDÉRIC

Votre bénédiction, mon père !

RUHBERG, prenant la main de Frédéric

Réfléchissez à mes paroles : je ne vous demande pas si vous vous aimez ; je vous demande si vous vous connaissez. Je ne

désire pas savoir si votre amour existe, je désire savoir s'il durera.

FRÉDÉRIC

Je réponds du mien ; car il repose encore moins sur la beauté de Charlotte que sur l'estime que je fais d'elle.

CHARLOTTE

Mon père, au delà de l'époux, je vois l'ami, et l'ami pardonnera ses faiblesses à la meilleure des amies.

RUHBERG

Vous le voulez ; Dieu le veuille !... Frédéric, tu es l'homme, c'est-à-dire la force. Songe bien que les labeurs et les soucis de l'existence te regardent ; quand tu les auras supportés toute la journée, secoue-les à la porte, comme fait un pèlerin de la poussière de la route, et rentre joyeux à la maison. Respecte l'âme de l'épouse et de la mère, quand même elle n'aurait plus ce fard virginal que tes lèvres effaceront un jour de la joue de la jeune fille. Sois maître toujours, jamais tyran. Ordonne, mais ne torture pas. – Charlotte, tu es la femme, c'est-à-dire la faiblesse, mais en même temps le charme de la maison. Après les soucis et les labeurs de l'existence, ton époux trouve en toi la tendresse qui console de toutes les peines, la gaieté qui les fait oublier ! Ces devoirs vous seront toujours chers ? vous le promettez l'un et l'autre ?

FRÉDÉRIC

Toujours, mon père !

CHARLOTTE

Toujours !

RUHBERG

Alors, embrassez-vous, vous avez ma bénédiction ; je demanderai pour vous celle de votre mère. Je l'attends. Laissez-moi avec elle ; j'ai à lui parler de choses qui, si elles étaient dites devant vous, mes enfants, attristeraient vos pauvres cœurs. Pas de nuages pour vous, s'il est possible, dans un jour comme celui-ci. Allez.

(Frédéric et Charlotte remontent vers le jardin ; là, Charlotte s'arrête, puis elle revient se jeter dans les bras de son père et sort avec Frédéric.)

Scène VIII

Ruhberg, madame Ruhberg.

MADAME RUHBERG, venant de la droite
Charlotte avec M. Alden !

RUHBERG, l'invitant à s'asseoir
Je vous expliquerai cela tout à l'heure, madame ; venez, j'ai
à vous parler.

MADAME RUHBERG
Comme vous me dites cela gravement, mon ami !

RUHBERG, prenant une chaise au fond
C'est que j'ai à vous parler de choses graves.

MADAME RUHBERG
Il me semble que vous avez pleuré.

RUHBERG
Avec les jeunes années, le temps des sourires passe... Je réclame toute votre attention, et si, par hasard, dans ce que je vais vous dire, il sortait de ma bouche un mot qui vous blessât, je proteste d'abord que ce serait contre mon intention.

MADAME RUHBERG
Rien ne peut me blesser de votre part, mon ami.

RUHBERG, s'asseyant
Lorsque vous voulûtes m'accepter pour époux, j'étais pauvre, et vous étiez riche.

MADAME RUHBERG
Monsieur !

RUHBERG
Il est besoin d'établir cela. Élevée au milieu du luxe d'une grande vie, vous n'eûtes point le courage de réformer ce luxe, et moi, je n'eus point la force de vous rien refuser... Vous avez vécu, madame, non point selon notre état, mais selon votre naissance. Je me suis contenté d'épargner le plus possible sur la dépense. Cette économie vous a permis d'être heureuse une

année ou deux de plus, puisque votre bonheur était dans le luxe. J'ai tenu les comptes les plus exacts, je ne dirai pas de notre fortune, mais de votre fortune : vous êtes complètement ruinée, madame.

MADAME RUHBERG

Ruinée ?

RUHBERG

J'ai là, dans mon bureau, la justification de ma gérance, les comptes de mon administration.

MADAME RUHBERG

Des comptes, à moi ? mon ami serait obligé de me rendre des comptes ? Ah ! voilà ce que vous aviez prévu, voilà ce qui me blesse.

RUHBERG

Vous ne me comprenez point. Il fallait vous prouver que, lorsque je vous épousai, je recherchais votre cœur et non votre fortune. Il fallait vous prouver que cette fortune est bien restée la vôtre, et que la moindre parcelle n'en a jamais été distraite, même pour l'éducation de nos enfants. Maintenant, ma chère, il ne nous reste que mon traitement de receveur de l'État : quinze cents florins. Vous voyez qu'il est impossible avec cela de soutenir une maison qui, jusqu'à présent, en a dépensé six ou huit mille par an. De mon côté, je n'aurai pas de changements à faire dans mon existence, j'ai toujours vécu comme un simple employé ; mais, du vôtre, ce sera différent.

MADAME RUHBERG, se levant

Je me soumettrai à tout, monsieur, ne regrettant qu'une chose : c'est que mon repentir ne puisse expier mes fautes.

RUHBERG

De sa sincérité dépendra désormais le repos de notre vie. Quant à ce qui regarde Charlotte, il s'est trouvé pour elle un parti. Le jeune Alden l'aime, et il vient de me demander sa main.

MADAME RUHBERG

Et vous la lui avez accordée ?

RUHBERG

Avec joie.

MADAME RUHBERG

C'est un pauvre mariage que fera là notre chère enfant, monsieur.

RUHBERG

Ah ! vous trouvez ?

MADAME RUHBERG

Rang, éducation, relations du monde, tout donnait à notre Charlotte le droit d'espérer mieux.

RUHBERG

Vraiment ?

MADAME RUHBERG

Sans compter que nous sommes de noblesse...

RUHBERG, remontant

Petite noblesse, madame, de mon côté du moins : noblesse de robe.

MADAME RUHBERG

Et que cette mésalliance pourra nuire aux vues de son frère.

RUHBERG, redescendant

Oui ! sur mademoiselle de Koenigstein, une jeune fille riche, noble, orgueilleuse, pour laquelle Édouard se ruine, et qui ne consentira jamais à l'épouser. Je sais que vous allez traiter cette opinion d'extravagante ; je sais que, grâce à vos folles dépenses, vous et votre fils, vous vous croyez près d'arriver au but ; mais j'y vois clair, et je vous déclare qu'aujourd'hui, Édouard aura la promesse de la jeune fille ou qu'il ne retournera plus dans cette maison.

MADAME RUHBERG

En lui donnant un si court délai, vous perdez certainement l'occasion d'établir votre fils.

RUHBERG

Tant mieux !

MADAME RUHBERG

Tant mieux ! dites-vous ?

RUHBERG

Oui, je remercierai Dieu de toute mon âme, lorsqu'il permettra qu'un bon et loyal jeune homme soit ramené de la société des joueurs et des hommes dissipés dans celle des honnêtes gens. (Il sonne.) Chrétien !

Scène IX

Les mêmes, Chrétien.

CHRÉTIEN

Monsieur a sonné ?

RUHBERG

Allez dire à Édouard que sa mère voudrait lui parler.

CHRÉTIEN, embarrassé,
remontant la chaise de Ruhberg

Oui, monsieur... j'y vais...

RUHBERG

Vous connaissez mes intentions, madame ; j'entends que, dans les vingt-quatre heures, la famille de Koenigstein ait pris une décision à l'égard de votre fils. (À Chrétien, qui n'est pas sorti.) Eh bien ?

CHRÉTIEN, avec embarras

C'est que M. Édouard...

MADAME RUHBERG, vivement

Je le verrai tantôt. (À son mari.) Vous désirez, mon ami, me remettre des papiers ?...

RUHBERG

Des comptes ; oui, madame. Je vous sais gré de votre empressement à les vérifier.

MADAME RUHBERG

Oh ! monsieur !...

RUHBERG

Venez.

MADAME RUHBERG, bas, à Chrétien

Chrétien, mon fils n'est pas chez lui ?

CHRÉTIEN, de même

Non, madame !

MADAME RUHBERG

Est-il déjà sorti ? ou n'est-il pas rentré depuis hier ?

CHRÉTIEN

Il n'est pas rentré, madame.

MADAME RUHBERG

Plus bas ! Attendez-le ici, et prévenez-moi dès qu'il sera de retour. (Haut, à Ruhberg.) Me voilà, mon ami, je vous suis.

(Ils entrent tous deux dans le bureau.)

Scène X

Chrétien, seul.

Attendre ! Dieu sait combien de temps j'attendrai... Mais si M. Édouard ne revient pas, il vient du monde pour lui. Cinq papiers timbrés et sept ou huit factures pour aujourd'hui seulement, et il n'est encore que dix heures du matin !

Scène XI

Chrétien, Henriette, puis Salomon.

HENRIETTE

Monsieur Chrétien, il y a dans l'antichambre plusieurs fournisseurs et un homme bien laid et bien mal mis, qui tous demandent M. Édouard.

CHRÉTIEN

Il n'y est pas !

SALOMON, passant la tête à la porte du fond

Peut-on entrer ?

(Il se glisse d'un air patelin dans le salon.)

CHRÉTIEN

Ah ! c'est encore vous ?

HENRIETTE, bas, à Chrétien

C'est celui-là que je trouve si laid !

CHRÉTIEN

Que venez-vous faire ici ?

SALOMON

Je viens pour dire un mot à ce cher M. Édouard.

CHRÉTIEN

Que lui voulez-vous ? Il n'est point à la maison.

SALOMON

Ah ! j'en suis fâché !

CHRÉTIEN

Dites-moi ce que vous avez à lui dire et je le lui répéterai.

SALOMON

Eh bien, je voulais lui faire savoir que la petite traite... la petite traite... la petite traite de cent louis, vous savez bien !

CHRÉTIEN

Non, je ne sais pas.

SALOMON

Ah ! vous ne savez pas ? Eh bien, j'ai eu besoin d'argent, j'ai été forcé de m'en dessaisir ; de sorte qu'elle n'est plus entre mes mains, et que celui chez qui elle est, n'ayant pas les mêmes raisons que moi pour ménager M. Édouard...

CHRÉTIEN

Eh bien ?

SALOMON

A pris jugement contre lui... jugement exécutoire.

CHRÉTIEN

Ce qui veut dire que, si M. Édouard ne paye pas...

SALOMON

Dans les vingt-quatre heures...

CHRÉTIEN

Il sera arrêté.

SALOMON

Cela me fait bien de la peine...

CHRÉTIEN

Brigand !

SALOMON

Plaît-il ?

CHRÉTIEN

Je t'appelle par ton nom, maudit ! (Bas, à Henriette.) Tâchez de nous débarrasser de tout ce monde qui est là.

HENRIETTE, bas

Ils ne veulent pas s'en aller. Ils disent qu'ils attendront M. Édouard, dussent-ils l'attendre jusqu'à demain.

SALOMON

Je suis bien sûr que cette gentille demoiselle vous annonce tout bas que M. Édouard est rentré ?

CHRÉTIEN

Voulez-vous savoir ce qu'elle dit ?

SALOMON

Je ne suis pas curieux ; mais puisque vous m'offrez...

CHRÉTIEN

Elle dit que madame Ruhberg vous a vu entrer...

SALOMON

Pauvre chère dame, Dieu lui conserve les yeux !

CHRÉTIEN

Et que, fort inquiète de savoir chez elle un homme de si mauvaise mine, elle me prie de lui faire dire qui vous êtes !

SALOMON

Et vous lui répondez ?

CHRÉTIEN

Que vous êtes un vieux coquin que je vais mettre à la porte.

SALOMON, menaçant

Monsieur Chrétien !

CHRÉTIEN

Monsieur Salomon !

SALOMON, avec beaucoup de douceur

Votre très-humble serviteur, monsieur Chrétien.

Scène XII

Les mêmes, hors Salomon.

CHRÉTIEN

Quand on pense que la loi ne peut mettre le pied sur ces

reptiles-là, qu'ils lui échappent, et qu'à l'abri de toute poursuite, ils peuvent effrontément dévorer le peu de substance qui nous reste !

HENRIETTE

Ah ! vous avez raison, monsieur Chrétien ; je crois qu'il ne nous reste pas grand'chose, à en juger par ce qui se passe. Vous savez, madame me renvoie.

CHRÉTIEN

Je me doutais que cela ne tarderait pas.

HENRIETTE

Elle me renvoie, ainsi que l'autre femme de chambre. En outre, monsieur vend ses chevaux et a réglé les comptes du cocher, du domestique et du cuisinier ; si bien, que maintenant... (On entend un grand bruit dans l'antichambre.) Qu'est-ce que cela ?

CHRÉTIEN

C'est M. Édouard qui rentre et qui secoue les fournisseurs.

HENRIETTE, effrayée

Ah ! mon Dieu !

CHRÉTIEN, ouvrant la porte du jardin

Passez par ici, si vous craignez de vous trouver au milieu de la bagarre.

HENRIETTE

Dois-je dire à madame que M. Édouard est rentré ?

CHRÉTIEN

Oui... Non, laissez-moi ce soin...

(Henriette s'enfuit.)

Scène XIII

Chrétien, Édouard, très-richement habillé, mais en désordre.

ÉDOUARD, fermant la porte avec violence

Allez-vous-en au diable ! Chrétien, qu'est-ce que tous ces misérables qui encomrent l'antichambre ?

CHRÉTIEN

Hélas ! monsieur, ces misérables, ce sont des gens à qui vous avez acheté des bijoux, ou à qui vous avez emprunté de l'argent,

et qui aujourd'hui veulent être payés.

ÉDOUARD

J'avais défendu qu'on laissât entrer toute cette canaille-là.

CHRÉTIEN

Oui ; mais elle est entrée malgré la défense.

ÉDOUARD

N'y a-t-il donc plus de domestiques ici ? Que font le cocher, le cuisinier, le valet de chambre ?

CHRÉTIEN

Ils font leurs malles.

SALOMON, entr'ouvrant la porte

J'en suis bien fâché, monsieur Ruhberg, mais il faut payer.

ÉDOUARD

Encore !

CHRÉTIEN

Attends-moi !

(Il s'élançe sur les pas de Salomon, qui prend la fuite.)

Scène XIV

Édouard, seul.

Oh ! quelle vie, mon Dieu !... Le cuisinier, le valet de chambre et le cocher font leurs malles. C'est donc vrai, ce que me disait ma mère, que nous étions ruinés... Ah ! ma pauvre mère ! et quand on pense qu'il ne me faudrait qu'une bonne veine pour réparer tout cela ; que, cette nuit, j'ai eu jusqu'à quinze mille florins devant moi ; qu'avec le double de cette somme, je payais mes dettes et ne jouais plus... J'ai voulu doubler, j'ai perdu... Chrétien ! Chrétien !

Scène XV

Édouard, Chrétien.

CHRÉTIEN

Eh ! monsieur, un peu de patience... C'est fort difficile à mettre à la porte, des gens qui viennent réclamer de l'argent.

ÉDOUARD

Enfin, ils sont partis ?

CHRÉTIEN

Oui.

ÉDOUARD

Et vais-je avoir un quart d'heure de tranquillité ?

CHRÉTIEN

Je l'espère.

ÉDOUARD, tirant sa montre et sa chaîne
de son gousset, et son épingle de sa cravate

Tiens, Chrétien.

CHRÉTIEN

Que voulez-vous ?

ÉDOUARD

Il me faut de l'argent ; vends cette montre et cette épingle :
elles valent cent louis.

CHRÉTIEN

Mais, monsieur, à peine m'en donnera-t-on trente.

ÉDOUARD

Si l'on t'en donne trente, prends-les.

CHRÉTIEN

Oh ! monsieur !

ÉDOUARD

Va ! cours !

CHRÉTIEN

Vous le voulez ?

ÉDOUARD

Oui ; il faut que je retourne d'où je viens. Attends !... Mon
père a-t-il demandé après moi ?

CHRÉTIEN

Oui, monsieur.

ÉDOUARD

Combien de fois ?

CHRÉTIEN

Une fois hier et une fois ce matin.

ÉDOUARD
Et ma mère ?

CHRÉTIEN
Toujours.

ÉDOUARD
Pauvre mère !... (Apercevant Charlotte.) Ma sœur !... (À Chrétien.) Va, et ne dis pas un mot. Il me faut de l'argent, il m'en faut, et, ne te donnât-on que vingt louis, prends toujours... Va !

Scène XVI
Édouard, Charlotte.

CHARLOTTE, se jetant dans ses bras
Bonjour, Édouard.

ÉDOUARD
Bonjour, sœur.

CHARLOTTE
Tu n'es pas rentré cette nuit ?

ÉDOUARD
Tu le vois bien !

CHARLOTTE, tristement
C'est mal, Édouard !

ÉDOUARD, allant s'asseoir
dans le fauteuil à droite
Allons, ne vas-tu pas me faire de la morale, petite fille !

CHARLOTTE, s'appuyant sur son épaule
Mon Édouard, je ne te fais pas de morale ; mais je te dis :
Quand tu ne rentres pas, je pleure, ma mère pleure ; et mon père...
Dieu te pardonne, Édouard, car tu ne fais pas la chose méchamment... mon père pleure aussi.

ÉDOUARD
Que veux-tu, mon enfant ! Je suis dehors, dans un monde où
je m'amuse ; une discussion intéressante entraîne, elle mène plus
tard qu'on ne croit ; quelqu'un propose de souper, on soupe, et la
nuit se passe ainsi.

CHARLOTTE

Édouard, Édouard ! le monde nous a pris ton cœur, pourvu qu'il sache l'apprécier.

ÉDOUARD

Le cœur du fils et du frère est toujours avec vous ; seulement, c'est vrai, le cœur de l'amant est ailleurs.

CHARLOTTE

Et cette femme pour laquelle tu fais tant de sacrifices, t'aime-t-elle, au moins ?

ÉDOUARD

Je l'espère.

CHARLOTTE

Elle ne te l'a donc pas dit ?

ÉDOUARD

Non ; mais elle me l'a laissé deviner.

CHARLOTTE

Édouard, quand on aime les gens, on ne le leur laisse pas deviner, on le leur dit.

ÉDOUARD

Charlotte !

CHARLOTTE

Oui, et je trouve cela tout simple : j'aimais Frédéric Alden, et je le lui ai dit, moi.

ÉDOUARD

Et qu'en ont pensé nos parents ?

CHARLOTTE

Ils ont pensé que j'avais bien fait.

ÉDOUARD, se levant

Oui, cela se passe ainsi dans la bourgeoisie.

CHARLOTTE

Dans la bourgeoisie ! C'est cette ambition de sortir de la bourgeoisie qui te perdra.

ÉDOUARD

Je vois que ma sœur me regarde déjà comme perdu.

CHARLOTTE

Si tu voulais, comme nous pourrions encore être heureux !

ÉDOUARD

Sois tranquille, petite sœur, tout ira pour le mieux.

CHARLOTTE, le conduisant

devant la glace à gauche

Et, en attendant, regarde-toi dans cette glace.

ÉDOUARD

Les émotions du jeu ; j'ai perdu !

(Il marche à grands pas.)

CHARLOTTE

Édouard !

ÉDOUARD

Eh bien ?

CHARLOTTE

Je comprends, tu as besoin d'argent. Je n'en ai pas beaucoup, mais je serai si heureuse si tu peux l'accepter ! Tiens, mon frère...

ÉDOUARD

Quoi !

CHARLOTTE

Voilà ma bourse.

ÉDOUARD

Charlotte !

CHARLOTTE

Oui, je sais bien, c'est peu ; mais je n'ai jamais eu de bijoux, et c'est tout ce que j'ai d'argent. N'importe, prends toujours.

ÉDOUARD, mettant ses mains sur ses yeux

et se laissant tomber dans le fauteuil à droite

Ah !

CHARLOTTE, apercevant madame Ruhberg,
qui vient d'entrer et qui a écouté

Ma mère !

Scène XVII
Les mêmes, madame Ruhberg.

Charlotte court au-devant de sa mère et l'embrasse tendrement.

CHARLOTTE

Soyez bonne pour lui.

MADAME RUHBERG

Hélas ! ce n'est point ma sévérité qu'il a à craindre...
Édouard !

ÉDOUARD, tressaillant,
se levant et allant à sa mère

Ma mère !

MADAME RUHBERG

Tu as encore perdu ?

ÉDOUARD

Oui !

MADAME RUHBERG

Beaucoup ?

ÉDOUARD

Trop !

MADAME RUHBERG

Sais-tu que notre fortune est épuisée ?

ÉDOUARD

Je le sais.

MADAME RUHBERG

Sais-tu que nous sommes pauvres... très-pauvres ?

ÉDOUARD

Bonne chère mère !

MADAME RUHBERG

Écoute, les choses ne peuvent rester longtemps dans cet état.

ÉDOUARD

Je le comprends !

MADAME RUHBERG

Il faut que celle que tu aimes agrée ou repousse ton amour, te dise oui ou non ; ton père l'exige.

ÉDOUARD

Oui, ma mère ; il a raison, il le faut.

MADAME RUHBERG

Et si elle te refusait ?

CHARLOTTE, vivement

Elle l'aime ! il le croit, du moins.

ÉDOUARD

Elle m'aime, ma mère.

MADAME RUHBERG

Te refuser ! Penser qu'une femme peut refuser mon fils parce qu'il n'est point assez riche, parce que la fortune à laquelle il avait droit, je l'ai follement dépensée.

ÉDOUARD

Ne dites donc pas de ces choses-là, ma mère.

MADAME RUHBERG

Pauvre ! pauvre ! je suis pauvre, et, pour être heureux, mon fils a besoin d'argent.

ÉDOUARD

Ma mère, ma mère, je vous jure que tout se décidera aujourd'hui.

MADAME RUHBERG

Mais si elle te refuse, malheureux ?

ÉDOUARD

Eh bien, ma mère, ne serez-vous pas là ? Vous me consolerez de mon amour brisé, et moi, je m'efforcerai de vous distraire de votre fortune perdue. Ah ! si elle me refuse... moi qui ai répondu d'elle, j'aurai bien des torts à réparer envers ma sœur, envers vous, envers mon père, et peut-être envers moi-même ! Si elle me refuse !... Oh ! ma mère, si elle me refuse, je serai bien malheureux !

MADAME RUHBERG

Voici ton père.

Scène XVIII
Les mêmes, Ruhberg.

RUHBERG

Édouard, votre mère vous a fait connaître ma volonté ?

ÉDOUARD

Oui, mon père.

RUHBERG

Vous avez pleuré ?

ÉDOUARD

Ma mère est malheureuse !

RUHBERG

Par votre faute.

MADAME RUHBERG

Mon ami !

CHARLOTTE

De grâce !

MADAME RUHBERG

Épargnez-le !

RUHBERG

Édouard, je veux que vous vous rendiez sur l'heure auprès de la famille de Koenigstein. Il me faut de sa part une réponse nette et précise.

ÉDOUARD

Vous l'aurez, mon père ; permettez-moi d'espérer qu'elle sera satisfaisante. Si vous aviez consenti à venir une fois seulement dans la maison, vous auriez vu...

RUHBERG

Ce que vous ne voyez pas ; qu'on vous y méprise.

ÉDOUARD

Mon père !

RUHBERG

Assez !... Vous pourriez être le premier de votre classe, vous aimez mieux être le dernier d'une autre. Allez me chercher cette réponse, je l'attends... Seulement, comme on vous a vu cette

montre, cette épingle, reprenez-les. Vous aviez besoin de trente louis, les voici... Mais ne les joue pas, Édouard ; ce sont les derniers...

ÉDOUARD

Mon père !

RUHBERG

Eh bien, qu'y a-t-il ?

ÉDOUARD

Gardez cet argent, gardez !

RUHBERG

Pourquoi ?

ÉDOUARD

Je n'en veux pas... Je reste ici.

MADAME RUHBERG

Mon fils !

ÉDOUARD

Non ! non ! je n'irai plus jamais... Ne me quittez pas, ma mère, ma sœur. Dites-moi que vous pouvez me pardonner, et je ne retourne pas dans la maison maudite.

RUHBERG

Bien, Édouard ; mais, pour que je puisse compter sur ta résolution, il faut qu'elle ait été mise à l'épreuve. Prends... Si, à ton retour, tu as pu résister à la tentation fatale ; si tu as su triompher de toi-même, alors, mon fils, tu auras fait quelque chose de grand ; alors, tu pourras tenir la promesse que tu nous feras. C'est moi-même qui t'ouvre la porte, c'est moi qui t'invite à sortir. Va chez mademoiselle de Koenigstein.

ÉDOUARD

Mon père !...

RUHBERG

Va ! j'attendrai ton retour pour t'embrasser.

ACTE DEUXIÈME

Même décoration.

Scène première

Chrétien, seul.

« Chrétien, vous rangerez le salon. » Ranger ! ranger ! si cela continue, ce sera bien facile avant peu de ranger dans la maison : il n'y aura plus rien.

Scène II

Chrétien, un valet de chambre, en grande livrée.

LE VALET

Pardon, il n'y a personne pour me répondre, j'entre.

CHRÉTIEN

Que voulez-vous, mon ami ?

LE VALET

M. Édouard Ruhberg est-il à la maison ?

CHRÉTIEN

Non, pas pour le moment. Que lui voulez-vous ?

LE VALET

Une lettre de mon maître, le baron de Daunberg ; il s'agit d'une dette de jeu.

CHRÉTIEN, apercevant Ruhberg
qui revient de la caisse

Chut ! ne dites rien devant le père !

LE VALET

Je comprends...

CHRÉTIEN

S'il y a une réponse, je vous la ferai porter.

LE VALET

Non, je vais à l'hôtel d'*Europe* ; en repassant, j'entrerai pour savoir si M. Édouard est rentré.

CHRÉTIEN

Allez.

(Le valet sort.)

Scène III

Ruhberg, madame Ruhberg, Chrétien.

RUHBERG

Qu'est-ce que cet homme ?

CHRÉTIEN

Le valet de chambre du baron de Daunberg, qui apportait un billet de son maître pour M. Édouard.

RUHBERG

Alors, mon fils n'est pas rentré ?

CHRÉTIEN

Pas encore.

MADAME RUHBERG

Mais il ne peut tarder maintenant.

RUHBERG

Chrétien, veillez dans l'antichambre, j'attends M. Alden.

CHRÉTIEN

Oui, monsieur.

RUHBERG

S'il y avait quelque créancier, quelque huissier dans l'antichambre, attendant Édouard, tâchez de les éloigner, et qu'ils ne se trouvent pas en contact avec le vérificateur.

CHRÉTIEN

Je ferai ce que je pourrai, monsieur.

Scène IV

Ruhberg, madame Ruhberg.

RUHBERG

Brave Chrétien ! je sais que tu feras ce que tu pourras ; tout le monde ici fait ce qu'il peut, et vous la première, chère amie ; laissez-moi vous remercier, vous vous êtes bravement exécutée. Maintenant, il y aura un dernier sacrifice à faire.

MADAME RUHBERG

Lequel ?

RUHBERG

Cette maison à mettre en vente.

MADAME RUHBERG

Oh ! mon Dieu ! une maison que nous habitons depuis vingt-quatre ans, une maison que mon père tenait de son père !

RUHBERG

Aimez-vous mieux que nous ayons des hôtes ? aimez-vous mieux que nous soyons poursuivis ? aimez-vous mieux qu'on doute de moi et que je sois forcé de donner ma démission de receveur de l'État ?

MADAME RUHBERG

Oh ! non, certes ! Votre place est notre seule ressource. Vous vendrez la maison, mon ami.

RUHBERG

Silence ! Voici M. Alden, qui vient arrêter avec moi les conditions du mariage de nos enfants. Avez-vous fait faire un peu de feu dans ma chambre ?

MADAME RUHBERG

Oui.

Scène V

Les mêmes, Alden, Charlotte.

CHARLOTTE

Est-ce que vous n'aimez pas autant que ce soit moi qui vous introduise qu'un domestique ?

ALDEN

Si fait ; mais je ne voulais pas vous déranger.

CHARLOTTE

Vous ne me dérangez pas. Je savais que vous deviez venir, et je vous attendais.

ALDEN

Vous êtes une belle enfant et une honnête fille, mademoiselle.

RUHBERG

Soyez le bienvenu, monsieur Alden.

ALDEN

Serviteur, monsieur le conseiller. (Sèchement.) Serviteur, madame.

MADAME RUHBERG

Monsieur...

ALDEN

Je viens plus tôt que vous ne m'attendiez, peut-être ?

RUHBERG

À toute heure vous êtes le bienvenu. Mais où est notre avocat ?

ALDEN

Au palais, où il plaide. Aussitôt son homme condamné ou absous, il est ici.

CHARLOTTE

Oh ! je suis sûre qu'il gagnera sa cause.

ALDEN

Oui-da !... Savez-vous que vous avez là une charmante enfant, madame ! Quel âge ?

MADAME RUHBERG

Dix-sept ans !

ALDEN

Ah !... Eh bien, voyons, les deux enfants veulent donc se marier ?

RUHBERG

Il paraît.

ALDEN

Soit, je n'y vois pas d'inconvénient.

MADAME RUHBERG, piquée,
va s'asseoir à gauche

Vous n'en voyez pas ?... En vérité, c'est bien flatteur pour nous, monsieur Alden.

ALDEN

Oh ! ne vous y trompez pas, cela n'a pas toujours été ainsi.

MADAME RUHBERG

Ah ! monsieur le vérificateur, c'est la première fois que

j'entends pareille chose.

ALDEN

Pourquoi ne l'entendriez-vous pas, puisque c'est la vérité ?

MADAME RUHBERG

Ainsi, ce mariage vous déplaisait ?

ALDEN

C'est-à-dire que, lorsque mon fils m'en a parlé la première fois, j'eusse autant aimé m'être cassé une jambe.

MADAME RUHBERG

Grand merci, monsieur !

ALDEN

Oh ! moi, je ne sais pas dissimuler ; chacun, d'ailleurs, a pour ses enfants des projets arrêtés. Donc, l'affaire me déplut d'abord ; mais, bientôt après, je me dis : « La fille est bonne, le père est honnête, la mère seule a la tête un peu éventée... »

MADAME RUHBERG

Monsieur...

ALDEN

« Mon fils a donné sa parole, et comme je n'ai jamais manqué à ma promesse, je ne veux pas que mon fils manque à la sienne... » Alors, j'ai consenti.

MADAME RUHBERG

En vérité ?

CHARLOTTE

Ma mère !

RUHBERG

Madame, il est ainsi fait. Vous ne le changerez point, n'est-ce pas ?

CHARLOTTE

Écoutez, venez par ici. (Elle entraîne Alden à droite.) Pour vous récompenser d'avoir consenti à notre mariage, votre distraction, votre joie, votre bonheur seront notre seule pensée.

ALDEN

Vrai, mon enfant ?

CHARLOTTE

Oh ! je vous le jure en mon nom et au nom de Frédéric.

ALDEN

Alors, vous vous chargez de moi ?

CHARLOTTE

Je crois bien ! Vous vivrez chez nous, avec nous, et vous verrez comme nous vous soignerons.

ALDEN

Cela ne fera pas de mal. Il y a déjà cinq ans que j'ai perdu ma pauvre Marguerite, ma femme bien-aimée, qui avait dix ans de moins que moi. Je comptais un peu sur elle pour ma vieillesse. Elle aurait dû me survivre dans l'ordre ordinaire des choses. Au contraire, elle est partie devant. Mon fils a ses affaires, son étude, son état ; d'ailleurs, les hommes... De sorte que je n'ai plus personne qui me soigne quand, de temps en temps, la vieillesse me fait dire : « Attends-moi, Marguerite, je suis là, je viens ! » Notre corps renferme un tas de serviteurs qui nous obéissent sans réplique tant que nous sommes jeunes. Faut-il allonger la jambe, la jambe s'allonge toute seule ; faut-il lever le bras, le bras est en l'air avant que la pensée ait eu le temps de lui en faire le commandement... Mais il arrive une heure, ma belle enfant, où ces domestiques, il est vrai, nous servent encore, mais à tout propos raisonnent, font des observations, geignent, jusqu'à ce que, un beau jour, ils refusent tout à fait le service. Alors, bonsoir ! il faut partir. Grâce à Dieu, je n'en suis pas là et j'ai encore dix bonnes années à vous faire enrager. Embrasse-moi, mon enfant ! Et nous autres, monsieur le conseiller, allons bâcler l'affaire. (Il prend le bras du conseiller.) Madame Ruhberg, votre serviteur... Ah ! de quel côté allons-nous ?

RUHBERG

Par ici, monsieur Alden, par ici.

(Ils sortent par la droite.)

Scène VI

Madame Ruhberg, Charlotte.

CHARLOTTE

Quel digne homme que ce M. Alden, n'est-ce pas, ma mère ?

MADAME RUHBERG

Il faut s'y habituer, il est un peu rude.

CHARLOTTE

Oui ; mais au delà de cette écorce...

(Chrétien entre et lui parle bas.)

MADAME RUHBERG

Que dit Chrétien ?

CHARLOTTE

Mon frère rentre avec un de ses amis, M. de Ritan, et Chrétien pense qu'ils voudraient être seuls.

MADAME RUHBERG

Mon Dieu ! qu'y a-t-il encore de nouveau ?

CHARLOTTE

Descendons au jardin, maman, et, aussitôt que M. de Ritan sera parti, Chrétien nous prévientra ; n'est-ce pas, Chrétien ?

CHRÉTIEN

Je n'y manquerai pas, mademoiselle.

CHARLOTTE

Venez, maman.

MADAME RUHBERG

Oh ! pourvu que cela ne finisse pas encore plus mal que nous ne le craignons.

CHARLOTTE

Bon courage, ma mère ; Dieu est là !

(Elles sortent.)

Scène VII

Chrétien, puis Édouard et le baron de Ritan.

CHRÉTIEN

J'ai peur que, pour le moment, ce ne soit plutôt le diable. J'ai vu venir de loin M. Édouard, et il avait un air si sombre !...

RITAN

Allons, haut la tête, du courage ! n'es-tu plus un homme ?

ÉDOUARD

Oui, tu as raison, Ritan, du courage !

RITAN

Que diable ! ce n'est pas d'hier que tu joues, la chance tourne.

ÉDOUARD

Depuis quelque temps, mon cher, elle a cessé de tourner, et je l'ai contre moi.

CHRÉTIEN, à part

Je parierais qu'au lieu d'aller chez mademoiselle de Koenigstein, il a encore été jouer !

RITAN

Mais c'est qu'aussi, ma parole d'honneur, tu t'obstinais, cette nuit, sur la rouge...

ÉDOUARD

Oui, mon obstination m'a coûté cher. J'ai perdu tout ce que j'avais ; plus, mille écus sur parole avec le baron de Daunberg.

CHRÉTIEN

À propos du baron de Daunberg, son valet de chambre sort d'ici.

ÉDOUARD

Ah !

CHRÉTIEN

Et il a remis pour monsieur ce billet de son maître.

ÉDOUARD

Oui, je sais ce que c'est.

(Il froisse le billet.)

RITAN

Tu ne lis pas ce billet ?

ÉDOUARD

À quoi bon ? Il me demande ses mille écus, parbleu ! J'avais promis qu'ils seraient chez lui à neuf heures, et il est midi.

CHRÉTIEN

Le domestique a dit qu'en revenant de l'hôtel d'*Europe*, il

repasserait par ici.

ÉDOUARD, allant s'asseoir à gauche

C'est bien ! Laisse-nous, Chrétien.

CHRÉTIEN

C'est que j'ai encore à remettre à monsieur...

ÉDOUARD

Quoi ?

CHRÉTIEN

Un autre papier.

ÉDOUARD

Donne.

CHRÉTIEN

Celui-ci est timbré.

ÉDOUARD

Laisse-nous. (Il lit.) Décidément, c'est une malédiction !

RITAN

Qu'y a-t-il ?

ÉDOUARD

Il y a que, jusqu'à présent, nous en avons été quittes pour l'éclair ! Voilà la foudre !

RITAN

Enfin, parle !

ÉDOUARD

Tu sais, cette affaire de douze cents florins ?...

RITAN

Pour laquelle on te poursuivait ?

ÉDOUARD

On vient d'obtenir à la Chancellerie un décret d'arrestation contre moi.

RITAN

Diable ! ceci devient plus sérieux !

ÉDOUARD, amèrement et se levant

Oui, cela brûle ! Aussi, vois ! (Il s'essuie le front et montre sa main mouillée par la sueur.) Allons, il n'y a plus d'autre ressource ! Ritan, puis-je compter sur toi ?

RITAN

Parbleu ! excepté pour de l'argent. Je suis sans le sou, et il s'écoulera bien trois jours avant qu'une somme assez considérable que j'attends...

ÉDOUARD

Il ne s'agit point d'argent. Ce matin, j'étais parti pour aller chez mademoiselle de Koenigstein.

RITAN

Bon ! je comprends.

ÉDOUARD

J'avais promis à mon père de rapporter un oui ou un non ; mais, me défiant de ma hardiesse à solliciter de vive voix une pareille réponse, j'avais préparé une lettre. En passant devant la maison de jeu, j'ai pensé que j'avais trente louis dans ma poche, qu'avec ces trente louis et un peu de bonheur, je pouvais faire sauter la banque, et que, si j'avais deux ou trois cent mille écus, je serais bien plus hardi pour parler mariage. Je suis entré... J'ai tout perdu.

RITAN

Et tu m'as ramené ici ?...

ÉDOUARD

Pour te prier de me rendre un service. Il faut qu'aujourd'hui mon sort se décide. Va chez mademoiselle de Koenigstein, et remets-lui cette lettre.

RITAN

Cette lettre ?

ÉDOUARD

Oui.

RITAN

Cette lettre ! c'est celle du baron de Daunberg !

ÉDOUARD

C'est vrai. (Avec désespoir.) Tu étais là cette nuit. Pourquoi ne m'as-tu pas dit de ne pas m'entêter sur cette rouge ?

RITAN

Eh ! je te l'ai dit, morbleu ! tu ne m'écoutais pas.

ÉDOUARD

Pourquoi ne m'as-tu pas pris par les cheveux ? pourquoi ne m'as-tu pas arraché de la table ?

RITAN

Avec cela que tu es facile à manier, quand tu perds !

ÉDOUARD

Ah ! tu eusses été mon bon ange !... Ritan, mon ami, j'ai bien envie, pour en finir, de me faire sauter la cervelle.

RITAN

Beau moyen ! d'ailleurs, tu n'as pas lu cette lettre ; peut-être est-elle moins pressante que tu ne crois.

ÉDOUARD, lisant

« Monsieur, vous avez perdu, cette nuit, mille écus contre moi ; ils devaient m'être payés à neuf heures du matin. Il est midi, et j'attends encore. Remettez, je vous prie, les mille écus à mon domestique, qui en payera une dette que j'ai retardée parce qu'elle n'est pas une dette d'honneur. — BARON DE DAUNBERG. » Tu vois... Allons, va chez mademoiselle de Koenigstein.

RITAN

La lettre ?

ÉDOUARD

La voici.

RITAN, revenant

Comptes-tu beaucoup sur cette démarche ?

ÉDOUARD

Que veux-tu dire ?

RITAN

Je veux dire que, criblé de dettes comme tu es, la proposition est non-seulement ridicule, mais encore...

ÉDOUARD

Achève, voyons.

RITAN

Ma foi, disons le mot : peu délictate.

ÉDOUARD

Ritan !...

RITAN

Eh bien ?

ÉDOUARD

Je serais de ton avis si ces dettes... ce n'était pour elle que je les eusse faites.

RITAN

Voilà ce qu'il sera difficile de lui persuader.

ÉDOUARD

Non, car elle m'aime.

RITAN

En es-tu bien sûr ?

ÉDOUARD

Quelque chose te fait-il croire le contraire ?

RITAN

Écoute : il me semble qu'une jeune fille qui aime un homme ne permet pas qu'on le persifle devant elle.

ÉDOUARD

Hein ! qui s'est permis cela ?

RITAN

Ah ! ma foi, tout le monde, hommes et femmes, à qui mieux mieux.

ÉDOUARD

Ritan ! Ritan ! j'aurais besoin qu'on me soutînt, et tu m'écrases.

RITAN

N'importe, tu comprends, je suis à tes ordres.

ÉDOUARD, prenant son chapeau sur la table

Non, j'y vais moi-même, et si je vois un seul de ces jeunes fats qui l'entourent sourire, celui-là aura affaire à moi... Merci, Ritan, attends-moi.

Scène VIII

Les mêmes, Chrétien.

CHRÉTIEN

Ne sortez pas, monsieur.

ÉDOUARD

Pourquoi ?

CHRÉTIEN

Ce matin, le juif Salomon est venu, je l'ai mis à la porte.

ÉDOUARD

Et tu as bien fait.

CHRÉTIEN

Mais le jugement qu'il avait contre vous est exécutoire, à ce qu'il paraît.

ÉDOUARD

Bon ! il ne nous manquait plus que cela !

CHRÉTIEN

De sorte que l'on vient d'apporter la contrainte, et que, si vous sortiez, vous pourriez être arrêté.

ÉDOUARD

Tout à la fois ! tout ensemble !

Scène IX

Les mêmes, les valet de chambre.

LE VALET

M. Édouard Ruhberg ?

ÉDOUARD

Me voici ! que me voulez-vous ?

LE VALET

C'est moi qui suis venu, ce matin, vous apporter une lettre de la part de mon maître, M. le baron de Daunberg.

ÉDOUARD

Ah ! oui ; c'est bien, j'enverrai.

LE VALET

Pardon, monsieur, mais je dois dire alors à M. le baron... ?

ÉDOUARD

Que je lui demande vingt-quatre heures.

LE VALET

Ah ! vingt-quatre heures, cela le contrariera beaucoup. N'importe, je vais lui rendre cette réponse où il est.

ÉDOUARD

Où est-il ?

LE VALET

Chez la comtesse de Koenigstein.

ÉDOUARD, à part

Chez elle ?

LE VALET

Il déjeune avec ces dames.

ÉDOUARD

Un instant, alors ; attendez dans l'antichambre, mon ami,
attendez ; tout à l'heure je suis à vous.

(Chrétien et le valet sortent.)

Scène X

Ritan, Édouard.

RITAN

Voilà une complication !

ÉDOUARD

Oui, n'est-ce pas ?

RITAN

Il ne manquera pas de tout dire.

ÉDOUARD

Si je ne le paye pas ; mais si je le paye, il ne dira rien.

RITAN

Comment le payer ? Je ne puis avant trois jours disposer de
mes fonds, et tu n'as pas d'argent.

ÉDOUARD

Si fait, j'en ai.

(Il sort vivement par la porte qui conduit à la caisse.)

RITAN, seul un instant

Eh bien, alors, s'il a de l'argent, pourquoi attendre ainsi le
dernier moment ?

ÉDOUARD, revenant très-pâle

Ritan !

RITAN

Hein ?

ÉDOUARD

Je puis compter sur ton amitié, n'est-ce pas ? Et tu crois bien qu'une fois tous ces gens-là payés, ma chance d'être agréé par mademoiselle de Koenigstein se double ?

RITAN

Sans doute... Mais qu'as-tu ?

ÉDOUARD

Rien !

RITAN

Rien ? Tu es pâle comme un mort et ton front ruisselle de sueur !

ÉDOUARD

Rien, te dis-je. Attends-moi.

(Il rentre dans la caisse.)

RITAN

Si je comprends quelque chose à tout ce manège, je veux que le diable m'emporte !

ÉDOUARD, sortant du cabinet, très-pâle,
avec des rouleaux de louis dans les mains

Voici l'argent.

RITAN

Édouard !

ÉDOUARD

L'argent du majordome, l'argent du juif, l'argent de la traite. Charge-toi de tout cela, Ritan, et, ces gens payés, porte la lettre.

RITAN

Édouard ! d'où te vient cet argent ?

ÉDOUARD, fiévreusement

Que t'importe ? C'est moi qui te le donne : c'est moi qui en réponds.

RITAN

Mais...

ÉDOUARD

Va, cours, mon ami ; hâte-toi, comme si ton âme était en danger.

RITAN

Mais... cependant...

ÉDOUARD

Va, te dis-je ! va ! chaque minute de retard m'est mortelle.
(Il le pousse dehors.)

Scène XI

Édouard, puis Chrétien.

Édouard tombe anéanti sur une chaise ; puis, s'apercevant que la porte de la caisse est restée ouverte, il court la fermer ; faisant ensuite quelques pas, il se trouve devant la glace.

ÉDOUARD

En effet, il ne se trompait pas, je suis pâle !

CHRÉTIEN, effaré

Monsieur !

ÉDOUARD

Eh bien ?

CHRÉTIEN

Il paye !

ÉDOUARD

Qui ?

CHRÉTIEN

M. Ritan. Il paye le juif, il paye le valet de chambre ; il a des rouleaux d'or plein les mains.

ÉDOUARD

Après ?

CHRÉTIEN

Monsieur, monsieur, d'où cet argent vient-il ?

ÉDOUARD, poussant Chrétien
et passant devant lui

Silence !... Frédéric Alden !... Pas un mot, sur ta vie, malheureux !

FRÉDÉRIC

Bonjour, Édouard.

CHRÉTIEN, à part, sortant

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

Scène XII

Frédéric, Édouard.

ÉDOUARD

Ah ! c'est vous ?

FRÉDÉRIC, étonné

Vous ?

ÉDOUARD

Non, toi... Pardon.

(Il se laisse tomber sur un fauteuil.)

FRÉDÉRIC

Mon ami, mon cher Édouard, une bonne nouvelle !

ÉDOUARD

Laquelle ?

FRÉDÉRIC

Je viens de sauver la vie à un homme !

ÉDOUARD

Et tu appelles cela une bonne nouvelle ?

FRÉDÉRIC

Comment ?

ÉDOUARD

Je veux dire qu'il y a des moments où la vie ne mérite pas qu'on se donne la peine de la sauver.

FRÉDÉRIC

Ah ! mon client ne pensait pas comme toi.

ÉDOUARD

Ton client ?

FRÉDÉRIC

Oui, le vieux Sivert, le receveur d'Heidelberg, celui dans la caisse duquel on avait reconnu un déficit de quinze mille francs. N'as-tu donc pas entendu parler de cette terrible affaire ?

ÉDOUARD

Si fait, je crois...

FRÉDÉRIC, allant poser
son chapeau sur la cheminéeAh ! la défense n'était pas facile. Depuis quelque temps, ces
sortes de crimes deviennent si fréquents, que le grand-duc a fait
décréter la peine de mort pour le vol dans les caisses publiques.

ÉDOUARD, se levant

La peine de mort ?... Au fait, cela vaut mieux... quoique...

FRÉDÉRIC

Quoique ?...

ÉDOUARD

Quoique l'homme qui prend de l'argent dans une caisse ne
soit pas toujours un voleur.

FRÉDÉRIC

Ah ! par exemple !

ÉDOUARD

Sans doute. Le vieux Sivert, ton client, avait peut-être l'inten-
tion de remettre, le lendemain, dans la caisse cette somme qu'il
avait prise.

FRÉDÉRIC

Mais, mon cher, avec de pareils accommodements, le premier
coquin venu disposera de l'argent de l'État pour ses plaisirs ou
ses besoins.

ÉDOUARD

Il n'en est pas moins vrai que ton client a été acquitté.

FRÉDÉRIC

C'est-à-dire qu'il a été condamné aux galères, au lieu d'être
condamné à mort.

ÉDOUARD

Malheureux ! et tu appelles cela avoir gagné ton procès ?

FRÉDÉRIC

Mais de quelle humeur es-tu donc aujourd'hui ? qu'as-tu ?

ÉDOUARD

Moi ? Rien... Au revoir, Frédéric.

FRÉDÉRIC

Édouard !

ÉDOUARD, à part, sortant

Les galères ! les galères !

Scène XIII

Frédéric, madame Ruhberg, Charlotte.

FRÉDÉRIC, qui est remonté vers le fond,
en regardant s'éloigner Édouard

Mais qu'a-t-il donc ?

MADAME RUHBERG

Monsieur Frédéric, je croyais Édouard avec vous.

FRÉDÉRIC

Il y était en effet, madame ; mais il est monté dans sa chambre.

MADAME RUHBERG

Dans quelle situation d'esprit était-il ?

FRÉDÉRIC

Il m'a paru fort agité, et j'allais vous demander la cause de cette agitation.

MADAME RUHBERG

Un cœur aimant est souvent trompé dans ses espérance, monsieur Frédéric.

CHARLOTTE

Tout le monde n'est pas aussi heureux que nous.

FRÉDÉRIC

Peut-être aussi à ses douloureuses préoccupations vient-il d'ajouter des tourments.

CHARLOTTE, bas

Silence devant ma mère !

FRÉDÉRIC, bas, à Charlotte,
qu'il prend à part

Charlotte, la première chose dont nous nous occuperons, c'est de le débarrasser de tous ces tracas d'argent.

CHARLOTTE

Oh ! mon Frédéric, que vous êtes bon !

Scène XIV

Les mêmes, Ruhberg, Alden, puis Édouard.

ALDEN, descendant entre ses enfants

Bravo, enfants ! bravo ! Les pères font les affaires, les jeunes gens font l'amour, chacun est dans son emploi. Comment cela s'est-il passé au palais, Frédéric ?

FRÉDÉRIC

Mon père, embrassez-moi : j'ai sauvé aujourd'hui la vie d'un homme. Croyez-moi, Charlotte, c'est une belle dot à apporter à une femme le jour des fiançailles !

ALDEN

Allons, monsieur Ruhberg, allons faire ce soir ce que nous aurions dû faire ce matin, si nous n'avions pas perdu notre temps à marier ces enfants.

ÉDOUARD, entrant, à part

Mon père et M. Alden !

MADAME RUHBERG, l'apercevant

C'est lui, enfin !

RUHBERG

Ah ! te voilà revenu ?

ÉDOUARD

Oui, mon père.

RUHBERG

Que s'est-il passé ?

ÉDOUARD

Je vous dirai tout cela quand nous serons seuls.

ALDEN

Allons, allons, venez... L'heure du dîner approche, et je suis aussi réglé dans mes repas que vous l'êtes dans vos comptes.

(Ils entrent dans le cabinet.)

Scène XV

Les mêmes, hors Alden et Ruhberg.

ÉDOUARD, les suivant des yeux
avec inquiétude

Où vont-ils ?

MADAME RUHBERG

Édouard !

ÉDOUARD

Ma mère ?

MADAME RUHBERG

Eh bien, oui ou non ?

ÉDOUARD, très-agité et distrait

Je ne sais pas encore. Ritan est-il revenu ?

MADAME RUHBERG

Non ; pourquoi cela ?

ÉDOUARD

C'est lui que j'ai chargé de la demande. (À voix basse.) Charlotte, où vont-ils donc ?

CHARLOTTE

Qui ?

ÉDOUARD

Le père et M. Alden ?

CHARLOTTE, riant

Ils étaient si émus du bonheur de Frédéric et du mien, que, pour se remettre de leur émotion, ils sont allés vérifier la caisse.

ÉDOUARD, très-pâle

Vérifier la caisse ?

CHARLOTTE

Oui ; c'est aujourd'hui le 5, jour de vérification.

ÉDOUARD, à part

Malheur ! je l'avais oublié !

ALDEN, dans le cabinet

Au secours ! au secours !

MADAME RUHBERG

Mon Dieu !

CHARLOTTE

Qu'y a-t-il ?

FRÉDÉRIC

C'est la voix de mon père !

ÉDOUARD

Je suis perdu !

Scène XVI

Les mêmes, Alden.

ALDEN

Frédéric, un médecin, vite ! vite ! Va, cours et reviens avec lui.

FRÉDÉRIC

Un médecin, et pourquoi ?

ALDEN

Pas de questions ! va !

FRÉDÉRIC

J'y cours.

(Il sort.)

MADAME RUHBERG

Qu'a donc mon mari ?

CHARLOTTE

Qu'a donc mon père ?

ALDEN, à Charlotte

Du vinaigre, des sels, mon enfant ! et, pour l'amour de Dieu, ne laissez entrer personne que le docteur et moi dans la chambre de votre père.

CHARLOTTE

Mon Dieu ! mon Dieu !

(Elle disparaît un moment par la droite.)

MADAME RUHBERG

Mais qu'y a-t-il ?

ALDEN

Il y a ?... Je vais vous le dire, ce qu'il y a. Il y a qu'il manque cinq mille écus dans la caisse de votre mari.

ÉDOUARD, tombant dans un
fauteuil près du piano

Ah !...

MADAME RUHBERG

Dites-vous vrai, monsieur ?

ALDEN

Oui, par malheur. Il manque mille louis d'or, et quand il a vu
cela, votre mari est tombé évanoui.

(Charlotte rentre.)

ÉDOUARD, à part

Mon père !...

CHARLOTTE

Je veux le voir, monsieur, je veux le voir.

ALDEN

Silence, enfant !... (À madame Ruhberg.) Approchez, madame.

MADAME RUHBERG

Que me voulez-vous, et pourquoi me parler ainsi ?

ALDEN

Où est cet argent ?

MADAME RUHBERG

Vous me demandez cela, à moi ?

ALDEN

Oui, je le demande à vous ; car vous le savez. Remettez cette
somme dans la caisse de votre mari, et je n'ai rien vu.

MADAME RUHBERG

Moi ?

ALDEN

C'est un vol domestique. La caisse n'est ni faussée ni brisée.

Scène XVII

Les mêmes, Frédéric, rentrant.

FRÉDÉRIC

Quelle caisse ?

ALDEN

La caisse publique. Cinq mille écus manquent... Où est le

médecin ?

FRÉDÉRIC

Je l'ai fait conduire près de M. Ruhberg.

MADAME RUHBERG

Mon mari !

ALDEN, l'arrêtant

Je vous dis de rester, madame ; vous n'avez pas besoin là.

FRÉDÉRIC, à son père

Cinq mille écus dans la caisse publique ! Et connaît-on le voleur ?

ALDEN, regardant madame Ruhberg

On le soupçonne, du moins.

MADAME RUHBERG, comme si
un éclair lui traversait l'esprit

Ah !

ALDEN

Je vous disais bien que vous savez qui a pris les cinq mille écus.

MADAME RUHBERG

Monsieur, ne nous perdez pas.

ALDEN

Les cinq mille écus ! les cinq mille écus, vous dis-je ! Oh ! j'arracherai son honneur de vos mains, ne fût-ce que pour le rendre à son cadavre !

MADAME RUHBERG

Monsieur !...

FRÉDÉRIC

Mais, mon père, qui soupçonnez-vous ?

ALDEN

Regarde cette femme au front, et tu connaîtras la coupable.

ÉDOUARD, avec explosion,
se jetant en avant

Vous mentez, monsieur ! le coupable, c'est moi.

ALDEN

Vous ?...

FRÉDÉRIC et CHARLOTTE

Malheur !

ÉDOUARD

Oui, poussé par le destin, harcelé par la fatalité, tenté par le démon, j'ai pris l'argent. Le coupable est devant vous, monsieur ; que la justice fasse de moi ce qu'elle vouera.

ALDEN

Viens, Frédéric.

FRÉDÉRIC

M'en aller ! pourquoi cela, mon père ?

ALDEN

Parce que tu n'as plus rien à faire ici.

CHARLOTTE

Monsieur !

ALDEN

Je casse le mariage.

CHARLOTTE

Ah !

FRÉDÉRIC

Jamais !

ALDEN

Je ne veux pas que tu deviennes le beau-frère de cet homme et le fils de cette femme.

ÉDOUARD

Monsieur, méprisez-moi, torturez-moi, dénoncez-moi, je mérite tout ; mais n'insultez pas ma mère... ou tremblez !

FRÉDÉRIC, se jetant au-devant de lui

Édouard !...

MADAME RUHBERG

Mon fils !...

CHARLOTTE

Mon frère !...

ALDEN

C'est bien ; menace comme si tu étais un honnête homme...
Misérable !

ÉDOUARD

Oui, à moi, à moi, tant que vous voudrez ; mais pas un mot à ma mère.

Scène XVIII

Les mêmes, Ruhberg, paraissant,
pâle et défait, sur le seuil de son cabinet.

RUHBERG

Édouard !

ÉDOUARD, allant tomber
aux genoux de son père

Mon père, maudissez-moi !

ACTE TROISIÈME

Même décoration. Une malle posée sur deux chaises.

Scène première

Charlotte, madame Ruhberg.

MADAME RUHBERG, assise, embrassant

Charlotte, qui est à genoux devant elle

Pauvre enfant ! tu étais au comble de la joie, au sommet du bonheur, et je t'ai précipitée du haut de ta joie et de tes espérances ; car il avait raison, vois-tu, cet homme, lorsqu'il disait que c'était moi qui avais pris les mille louis dans la caisse de ton père.

CHARLOTTE

Ma mère ! ma mère ! ne parlez pas ainsi, vous me désespérez.

MADAME RUHBERG

Tu allais épouser un homme que tu aimais, et le père de cet homme ne veut plus de toi pour sa fille. Je te lègue la misère pour héritage.

CHARLOTTE

Ah ! ma mère ! ma mère ! ne parlons plus de Frédéric. Je renonce à lui pour rester près de vous, je ne veux pas vous quitter, non, jamais ! Ne suis-je donc pas votre fille ? Je n'ai rien à partager avec vous, je le sais, que mon cœur. Ma mère, ne repoussez pas mon cœur !

MADAME RUHBERG

Et c'est toi qui me dis cela, toi, Charlotte, à qui j'ai préféré ton frère. Oh ! mon enfant ! Dieu fasse de toi une mère plus juste et plus heureuse que je ne l'ai été !

Scène II

Les mêmes, Chrétien.

CHRÉTIEN

Madame !

MADAME RUHBERG

Ah ! c'est vous, Chrétien.

CHRÉTIEN

Oui, madame.

MADAME RUHBERG

Le docteur ?

CHRÉTIEN

Il est parti.

MADAME RUHBERG

Que lui avez-vous dit pour motiver l'évanouissement de M. Ruhberg ?

CHRÉTIEN

Je lui ai dit qu'une lettre était arrivée de Berlin, venant du frère de madame, et annonçant un grand malheur. J'ai dit la même chose à tous les gens de la maison.

MADAME RUHBERG

Bien, mon ami.

CHARLOTTE

Mais mon père ne nous a-t-il donc pas demandées ?

CHRÉTIEN

Si fait, mademoiselle ; il m'a dit : « Aussitôt que le médecin sera parti, préviens ma fille et ma femme que je désire les voir. »

CHARLOTTE

Allons, ma mère, montons près de lui.

MADAME RUHBERG

Oh ! que vais-je lui répondre ?... Viens, ma fille, viens !

(Elles sortent.)

Scène III

Chrétien, puis Édouard.

CHRÉTIEN

Allons, maintenant, achevons d'exécuter les ordres de monsieur.

(Il sort un instant. Édouard paraît, venant du jardin ; pâle et accablé de tristesse, il va s'asseoir à côté de la porte de son père. Chrétien rentre,

apportant des habits qu'il met dans la malle.)
ÉDOUARD
Chrétien !
CHRÉTIEN
Monsieur ?
ÉDOUARD
As-tu revu mon père ?
CHRÉTIEN
Je viens de le quitter.
ÉDOUARD
Que fait-il ?
CHRÉTIEN
Hélas !...
ÉDOUARD
Est-il toujours aussi pâle qu'il était ?
CHRÉTIEN
Davantage !
ÉDOUARD
Alors, il ne reprend pas ses forces ?
CHRÉTIEN
Non.
ÉDOUARD
Qu'a dit le docteur ?
CHRÉTIEN
Que c'est grave !
ÉDOUARD
Que fais-tu donc ?
CHRÉTIEN
Vous voyez...
ÉDOUARD
Ce sont mes effets que tu places dans cette malle ?
CHRÉTIEN
Oui.
ÉDOUARD
Pourquoi ?

CHRÉTIEN

Monsieur l'a ordonné ainsi. Il m'a dit : « Enlève toutes les armes, tous les couteaux, ferme la maison, emballe les effets de mon fils. » Puis, en pleurant, il ajouta doucement : « Dis-lui surtout que je lui défends de se tuer. »

ÉDOUARD, cachant sa tête entre ses mains

Oh ! pauvre père !

CHRÉTIEN

Oui, pauvre père !

ÉDOUARD

Chrétien, il faut que je lui parle !

CHRÉTIEN

Oh ! monsieur, c'est impossible !

ÉDOUARD

Pourquoi ?

CHRÉTIEN

Il ne veut pas vous voir.

ÉDOUARD

Il m'a en horreur ?...

CHRÉTIEN

Non, il vous aime trop, au contraire.

(On entend sonner.)

ÉDOUARD

On sonne !

CHRÉTIEN

Permettez que j'aille ouvrir, monsieur ; j'ai éloigné tout le monde.

(Il sort.)

Scène IV

Édouard, puis le baron de Ritan.

ÉDOUARD

C'est, sans doute, Ritan. Si la nouvelle était bonne, tout pourrait encore s'arranger... (Voyant entrer le baron, et courant à lui.) Ah ! c'est toi, mon ami ; viens vite, viens !

RITAN

Je t'ai fait attendre ?

ÉDOUARD

Peu importe, puisque te voilà.

RITAN

Qu'as-tu, et pourquoi ce trouble ?

ÉDOUARD

Laissons cela. La réponse ?

RITAN

Je l'ai ; mais...

ÉDOUARD

Donne, alors.

RITAN

Auparavant, dis-moi...

ÉDOUARD

La réponse ? la réponse ?

RITAN

Le mariage de ta sœur...

ÉDOUARD

Mais tu veux donc me tuer ! La réponse ?

RITAN

Mais, auparavant, que diable, écoute-moi !

ÉDOUARD

J'écoute.

RITAN

Les Koenigstein sont de vieille noblesse, très-délicate en matière d'alliance, et le mariage de ta sœur avec un avocat...

ÉDOUARD

Eh bien ?

RITAN

Les choque.

ÉDOUARD

Cet avocat, aujourd'hui même, a sauvé la vie d'un homme, Ritan, voilà ses titres de noblesse.

RITAN

Enfin, que veux-tu ! ce sont des préjugés, je le sais...

ÉDOUARD

Mais la réponse ? la réponse ?

RITAN

Mon ami, crois bien que je souffre avec toi, et que la réponse, si elle était telle que je la désire...

ÉDOUARD

Elle refuse ?

RITAN

Ce billet...

ÉDOUARD, lui arrachant
le papier des mains

Donne ! (Il l'ouvre et lit.) « Monsieur, le baron de Ritan m'a transmis votre singulière lettre... » Tiens, lis toi-même, Ritan ; la tête me tourne, j'ai un nuage devant les yeux, je n'y vois plus.

RITAN, lisant

« ... Votre singulière lettre... Je ne puis, je vous l'avoue, comprendre une pareille proposition. Quelques innocentes plaisanteries ne vous ont donné aucun droit... »

ÉDOUARD, l'arrêtant

Non, il n'y a pas cela !

RITAN

Vois.

ÉDOUARD

Oh ! mon Dieu ! Allons, continue.

RITAN

« Quelques innocentes plaisanteries ne vous ont donné aucun droit de vous croire aimé ; mais comme, avec cette bonne opinion que vous paraissez avoir de vous-même, vous pourriez me compromettre, je vous prie, monsieur, à l'avenir, de ne plus honorer notre maison de vos visites. »

ÉDOUARD

Est-ce tout ?

RITAN

Oui.

ÉDOUARD

Oh ! c'est impossible ! Cette lettre, elle l'a écrite pour ses parents, pour son père, son frère. Tu en as une autre...

RITAN

Elle était seule, et personne ne la contraignait.

ÉDOUARD

Ritan, je suis sûr que tu as autre chose que cette lettre !

RITAN

Autre chose, oui ; mais j'avoue que j'hésitais...

ÉDOUARD

Tu hésitais ! et pourquoi ? Tu ne sais donc pas que ma vie est suspendue à ce message.

RITAN

Tu comprends que, chargé de tes intérêts, je ne me suis pas laissé battre ainsi.

ÉDOUARD

Cher Ritan, va !

RITAN

Je lui ai dit les sacrifices que tu avais faits pour elle...

ÉDOUARD

Bien.

RITAN

Et auxquels elle pouvait mesurer ton amour.

ÉDOUARD

Et qu'a-t-elle répondu ?

RITAN

« Ah ! pauvre garçon ! a-t-elle dit ; qui pouvait se douter de cela ? Il jouait comme un millionnaire ! C'est autre chose. »

ÉDOUARD

Ah ! tu vois !

RITAN

Alors...

ÉDOUARD

Alors ?...

RITAN

Elle a été à son secrétaire.

ÉDOUARD

Et elle t'a donné une seconde lettre ?

RITAN

Non. Elle a voulu me donner... un rouleau d'or.

ÉDOUARD

Un rouleau d'or ? de l'or pour mon âme perdue, pour mon père assassiné ? Oh ! la misérable ! oh ! l'infâme !...

(Il prend son chapeau.)

RITAN, l'arrêtant

Où vas-tu ?

ÉDOUARD

Lui donner quittance.

RITAN

Édouard ! Édouard !

ÉDOUARD

Laisse-moi ! laisse-moi ! (Apercevant Ruhberg, qui sort de sa chambre.) Mon père ! mon père !

RITAN, à Ruhberg

Monsieur ! monsieur ! au nom du ciel, retenez votre fils.

RUHBERG

Laissez-nous.

RITAN

Monsieur...

(Il s'incline et sort.)

Scène V

Ruhberg, Édouard.

ÉDOUARD, tombant à genoux

Pitié, pitié pour moi, mon père !

RUHBERG

Relevez-vous, et regardez-moi.

ÉDOUARD

Mon père, je n'ose !

RUHBERG

Oui, cela vous est difficile, je comprends, de regarder le visage d'un honnête homme !

ÉDOUARD

Soyez miséricordieux, mon père !

RUHBERG

Oh ! vous m'avez cruellement traité, et toutes les joies du monde, en supposant que le monde pût me garder encore des joies, toutes les joies du monde ne me rendraient pas les forces que vous m'avez prises aujourd'hui.

ÉDOUARD

Malheur ! malheur sur moi, alors !

RUHBERG

Voilà ma récompense pour mes angoisses à son chevet, lorsque, enfant, il était malade ; pour mes insomnies, quand, jeune homme, il commençait à désertier la maison et que je passais les nuits à l'attendre ; pour mes cheveux blanchis dans la terreur de ce qui arrive aujourd'hui... Oh ! Édouard, Édouard ! tu aurais pu mieux me récompenser.

(Il tombe dans un fauteuil.)

ÉDOUARD, toujours à genoux

Oui ! oui ! vous avez raison, mon père ; repoussez le fils indigne, maudissez l'enfant ingrat qui, en échange de tout votre amour, vous rend le crime et la honte.

RUHBERG

Édouard, vous allez partir ce soir même, nous ne nous reverrons plus.

ÉDOUARD, se relevant

Ne plus vous revoir, mon père ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

RUHBERG

Plus dans ce monde, du moins.

ÉDOUARD

Vous quitter, prendre la fuite, quand c'est moi... ? Non ! Vous

n'y songez pas. C'est impossible.

RUHBERG, se levant

Il le faut, je l'exige !

ÉDOUARD, retombant à genoux

Mais qu'allez-vous devenir ?

RUHBERG

Moi ? Je deviendrai ce que deviennent les dépositaires infidèles.

ÉDOUARD

Ne dites pas cela, je vous en prie, mon père, ne dites pas cela !

RUHBERG

Frédéric consentira peut-être à plaider pour moi, comme il a plaidé pour le vieux Sivert.

ÉDOUARD

Mon père !

RUHBERG

D'ailleurs, quelque chose qui arrive, le grand-duc est bon, il aura pitié d'un vieillard.

ÉDOUARD, se relevant

Oh ! non, non, cela ne sera pas ainsi ; je cours me dénoncer, dire que je suis coupable, et...

RUHBERG

Et... ?

ÉDOUARD

Et je me tue !

RUHBERG

Malheureux ! voilà justement ce que je ne veux pas. Si vous vous tuez, où sera le repentir ? Si tu te tues, où sera l'expiation ? Non, il faut vivre, il faut lutter, il faut forcer les hommes à mettre la chose commise sur le compte de la jeunesse et des passions folles ; il faut leur dire : « J'ai été perdu par l'ardeur du jeu, par une ambition insensée, par un amour fatal. Jeune, faible, j'ai payé ma dette au mauvais génie ; je suis tombé, et mon honneur m'a suivi dans ma chute ; mais je me suis relevé !... Soutenu par le repentir et l'espérance, deux anges de Dieu, je me suis relevé et

j'ai traversé, pour arriver à des régions plus sereines, ces régions mauvaises. Me voici maintenant plus grand, parce que j'ai été abaissé ; plus fort, parce que je me suis repenti ; meilleur, parce que j'ai été éprouvé. »

ÉDOUARD

Oui, oui, mon père, ce serait beau, ce serait grand ! Mais vous ? mais vous ?

RUHBERG

Moi, je n'ai plus que quelques jours à vivre ; moi, je suis le passé ; toi, tu es l'avenir.

(Il tombe à demi évanoui dans un fauteuil.)

ÉDOUARD, se jetant au cou de son père

Ah ! mon père ! Au secours ! au secours !

Scène VI

Les mêmes, Charlotte.

CHARLOTTE

Qu'y a-t-il, mon Dieu ?

ÉDOUARD, à genoux

Mon père est mort ! mon père est mort ! et c'est moi qui l'ai tué.

Scène VII

Les mêmes, madame Ruhberg, Alden, Frédéric.

ALDEN, saisissant le bras d'Édouard

Plus loin ! plus loin ! Vous n'êtes pas digne de baiser les genoux de cet homme.

ÉDOUARD

Sauvez mon père, et vengez-vous sur moi.

ALDEN

C'est ce qui me ramène ici.

ÉDOUARD

Oh ! monsieur, monsieur, votre cruauté est ma consolation. Mon père veut que je parte, libre, impuni, moi son meurtrier ! Ne souffrez pas cela... Dénoncez-moi, monsieur, dénoncez-moi ! et

peut-être déjà l'avez-vous fait ?

ALDEN

Eh bien, quand cela serait ?

ÉDOUARD

Oh ! je vous bénirais à genoux.

MADAME RUHBERG

Mais moi, monsieur, moi, je vous demanderais compte de mon enfant, qu'on pouvait sauver, et que vous auriez perdu.

(Édouard va s'appuyer sur la cheminée avec désespoir.)

ALDEN

Qu'on pouvait sauver ! Comment ? Essayez un peu de le sauver, vous ! Est-ce avec votre fortune ? Vous l'avez mangée. Est-ce avec l'aide de vos amis ? Vos amis, où sont-ils ? Cherchez, appelez-les à votre aide, demandez-leur mille louis ; et s'ils viennent, s'ils accourent, s'ils vous donnent la somme, je ne dis plus rien. Remettez la somme dans la caisse, et je n'ai rien vu.

MADAME RUHBERG

Oh ! vous savez bien que ce que vous demandez là est impossible !

ALDEN

Ainsi, partout la misère, partout la honte, nulle part le salut !

FRÉDÉRIC, s'approchant de son père

Mon père, ce que vous faites là est mal. Au lieu de guérir le malade, vous le tuez ; au lieu d'être juste, vous êtes cruel. C'est moi, c'est moi, votre fils, qui vous dis cela.

ALDEN

Et moi, je te dis que, puisque la misère conduit à ce que tu vois, je ne veux pas pour mon fils d'une fille pauvre, et c'est pour cela que... (Faisant signe à Charlotte.) Viens ici, mon enfant !... (Charlotte passe à sa gauche et Frédéric à sa droite.) C'est pour cela que je donne à Charlotte ce portefeuille, qui contient deux mille louis... Elle, elle-même, de son innocente main, elle replacera les mille louis dans la caisse de son père ; les mille autres seront sa dot. Seulement, vous l'avez dit, mes enfants, vous me nourrirez, vous aurez soin de moi ; car je n'ai plus rien.

TOUS

Ah ! monsieur Alden !

MADAME RUHBERG

Vous nous sauvez !

RUHBERG

Mon ami !

ÉDOUARD, à part

Oh ! que l'homme est grand lorsqu'il est à votre image, ô mon Dieu !

ALDEN, désignant Édouard

Et... il partira !

(Édouard, resté près de la cheminée, regarde son père, qui marche vers lui lentement et semble attendre sa réponse.)

ÉDOUARD

Oui, oui, monsieur Alden, j'obéirai.

(Passant devant Frédéric, qui est au fond du salon et qui lui serre la main, Édouard embrasse sa sœur, puis sa mère, qui s'est élancée vers lui.)

MADAME RUHBERG, sanglotant

Mon fils !

ÉDOUARD s'approche d'Alden, resté seul à droite, et, avançant vers lui sa main avec crainte, le regarde suppliant

Monsieur Alden, donnez-moi votre main.

(Alden le regarde un moment en silence et retire froidement sa main.)

ÉDOUARD, accablé, va s'incliner devant son père, qui se trouve à l'autre extrémité du salon

Votre bénédiction, mon père.

RUHBERG, maîtrisant son émotion

Quand vous l'aurez méritée.

(Édouard se relève péniblement. Alden, qui, du regard, a fortifié la résolution de Ruhberg, remonte vers Frédéric et Charlotte, qui pleure. Chrétien paraît à la porte avec les effets du voyage ; madame Ruhberg le supplie de veiller sur son fils. Édouard s'éloigne lentement de son père, fixant toujours sur lui un regard désolé ; puis, tandis qu'Alden, qui

s'est rapproché de Ruhberg, lui serre la main pour soutenir son courage, Édouard, suffoqué par la douleur, se jette dans les bras de sa sœur et de sa mère.)

ACTE QUATRIÈME

*À Munich. – Les bureaux du ministère. Salon à pans coupés ;
cinq portes, une table à gauche.*

Scène première

Meyer, déchiquetant une plume ; le conseiller Bezanetti.

LE CONSEILLER, entrant

Ah ! bonjour, Meyer !

MEYER

Votre humble serviteur, monsieur le conseiller.

LE CONSEILLER

Le ministre est-il dans son cabinet ?

MEYER

Je le crois.

LE CONSEILLER

Vous le croyez ?

MEYER

Sans doute ! Comment voulez-vous que je sois sûr de cela ?

LE CONSEILLER

En y entrant, parbleu !

MEYER

Entrez-y, alors.

LE CONSEILLER, à lui-même

Oh ! oh ! qu'a donc ce matin M. le valet de chambre en titre ?
(Il va à la porte et essaye de l'ouvrir.) La porte de communication
fermée en dedans !... que signifie cela ?

MEYER

Que, selon toute apparence, le ministre est enfermé avec le
nouveau favori.

LE CONSEILLER

Encore !

MEYER

Monsieur le conseiller, il se trame quelque chose contre nous.

LE CONSEILLER

D'où te vient ce soupçon ?

MEYER

Hier, le secrétaire était, comme aujourd'hui, enfermé avec Son Excellence. J'allais et venais comme de coutume dans le cabinet, essayant d'attraper par-ci, par là, quelques bribes de la conversation : le ministre m'a dit de sortir.

LE CONSEILLER

Eh bien ?

MEYER

Monsieur le conseiller, il y a trente ans que je suis valet de chambre de M. de Walden, premier ministre de Sa Majesté le roi de Bavière ; j'ai vu dans le cabinet de mon maître des comtes, des princes, des archiducs d'Autriche ; voilà la première fois que l'on me dit de sortir.

LE CONSEILLER

Oh ! oh !... et de quoi parlait-on, Meyer ? car tu dis avoir saisi par-ci, par là, quelques bribes de la conversation, et je te connais, tu es assez intelligent pour avoir reconstruit la phrase entière.

MEYER

On parlait... Tenez, c'est une honte, monsieur le conseiller, que l'on parle de pareilles choses sans vous consulter. On parlait de supprimer les jeux.

LE CONSEILLER

Ah ! oui, qui sont donnés à ton beau-père, et dans lesquels tu as un intérêt ?

MEYER

Oh ! monsieur, un intérêt bien minime : la moitié !

LA CONSEILLER

C'est grave, cela, Meyer ; c'est grave.

MEYER

Depuis que ce nouveau secrétaire, ce M. Stevens, est ici, on n'entend plus que ces mots : économies à faire, progrès à encourager, abus à détruire. Monsieur le conseiller, si l'on détruit les abus, de quoi vivront les honnêtes gens ?...

LE CONSEILLER

Meyer, vous venez de dire un mot bien profond... Chut !

MEYER

Soyez sans inquiétude, c'est le maître de chapelle ; il est des nôtres.

Scène II

Les mêmes, Nebel.

NEBEL, le visage épanoui

Eh ! voilà ce cher conseiller aulique...

LE CONSEILLER

Meyer, veillez à ce qu'on ne puisse nous entendre.

NEBEL

Et qui donc se défie de nous ?

LE CONSEILLER

Le nouveau venu !

NEBEL

Oh ! ce cher M. Stevens. Je l'ai rencontré chez madame la comtesse Sophie.

LE CONSEILLER

Et il vous a fait mille amitiés ?

NEBEL

Non ; je me serais douté de quelque chose. Au contraire, il n'a pas paru faire attention à moi. Ce n'est point comme cela que l'on se conduit d'ordinaire dans ce pays-ci quand on veut du mal aux gens.

LE CONSEILLER

Vous jugez de lui par nous autres gens de cour ; mais le secrétaire n'a pas encore les habitudes du terroir. Et où les aurait-il prises ? Un aventurier...

MEYER

Silence ! voici Chrétien, son domestique.

Scène III

Les mêmes, Chrétien.

NEBEL

Eh ! bonjour, Chrétien ! Et ce cher M. Édouard Stevens, va-t-

il bien, ce matin ?

CHRÉTIEN

Oui.

NEBEL

Peut-on lui présenter ses civilités ?

CHRÉTIEN

Non.

NEBEL

Il est donc absent ?

CHRÉTIEN

Oui.

(Il sort par la gauche.)

LE CONSEILLER

Ce n'est point par lui que vous apprendrez...

NEBEL

Non ; mais j'ai découvert quelque chose d'un autre côté... Ce Stevens est entré comme simple ouvrier dans la fabrique de M. Blum, aux environs de Stuttgart. D'où diable venait-il ? On l'ignore : il vivait seul et ne parlait à personne. Quoiqu'il en soit, à force de persévérance et de travail, il devint contre-maître dans la maison, puis commis principal, puis véritable chef de l'établissement. C'est alors que le baron Karl, le fils du premier ministre, frappé de son intelligence, l'amena à Munich pour en faire d'abord un employé, puis un ami, puis le secrétaire intime de son père...

LE CONSEILLER

Puis notre maître à tous ; car, ne vous y trompez pas, Nebel, cet homme dispose à son gré de l'esprit de Son Excellence. Il éblouit les gens sérieux par son application aux affaires, les badauds par la variété de ses connaissances. À un Français, il citera des vers de Corneille ; avec un Anglais, il discutera, en anglais, sur les mérites de Pitt ou de Fox. Bref, cet homme, en se faisant universel, touche à toutes les positions, les menace toutes, et ne laisse à chacun de nous d'autre alternative que de lutter contre sa fortune ou de se voir perdu sans retour.

NEBEL

Permettez ! permettez ! Il peut savoir le français sur le bout du doigt, parler anglais comme Canning ou lord Brougham ; mais, parbleu ! je le défie bien de jouer du violon !

MEYER

Vous vous trompez, monsieur Nebel, il en joue.

NEBEL

Ah ! bah !

MEYER

Et d'une façon si distinguée, qu'hier, chez le ministre, la comtesse Louise, sa nièce, étant au piano, M. Stevens l'a accompagnée avec tant d'âme et de talent, que tout le monde disait : « Quel bonheur que M. Nebel ne soit pas venu ! »

LE CONSEILLER, riant

Ah ! ah !

NEBEL

Un moment ! vous n'allez pas me faire accroire qu'il renonce à la position de secrétaire du ministre pour solliciter ma place de maître de chapelle ?

MEYER

Non ; mais peut-être celle de maître de chant de la comtesse Sophie, qui a cent mille écus de dot.

NEBEL

Cent mille écus ?

MEYER

Tout autant.

NEBEL

Donnés par la famille ?

LE CONSEILLER

Ou par Son Excellence, dont elle est en quelque sorte la fille adoptive.

MEYER

On ne sait pas au juste. L'histoire de la comtesse Sophie est un roman mystérieux, une énigme dont personne n'a la clef. Tout ce que je sais, c'est qu'à l'époque où le ministre partit subitement

pour l'aller chercher, ce fut une lettre de Fribourg qui décida son départ. À force de tourner cette lettre, de la retourner, d'appuyer dessus, de la faire bâiller, je parvins à savoir qu'elle était du comte de Moroff, un vieil ami de mon maître ; mais je n'en ai jamais su davantage.

NEBEL

Messieurs ! messieurs ! dans l'intérêt public d'abord, et dans le nôtre ensuite, il faut savoir quel est ce Stevens, d'où il vient, connaître sa famille. Un homme si ponctuel dans l'accomplissement de ses devoirs, si rigide envers lui-même, si soupçonneux à l'égard des autres, si intègre, si vertueux, doit avoir quelque chose à se reprocher.

LE CONSEILLER

Nebel, je le répète, vous êtes très-fort.

NEBEL

C'est à vous à nous aider dans nos recherches, mon cher Meyer.

MEYER

Comment cela ?

NEBEL

Ne loge-t-il pas ici ?

MEYER

Eh bien ?

LE CONSEILLER

Ne reçoit-il pas de lettres ?

MEYER

Après ?

NEBEL

En les tournant, en les retournant, en appuyant dessus, en les faisant bâiller, comme vous avez fait pour celle du comte de Moroff, ne serait-il pas possible... ?

MEYER

Messieurs, j'y ai bien pensé ; mais...

LE CONSEILLER

Mais ?...

MEYER

Le croiriez-vous ? on se défie de moi !

NEBEL

Ah ! voilà qui est injuste.

MEYER

Et ce vieux drôle de Chrétien, le valet de chambre du Stevens, est toujours là quand les dépêches arrivent.

LE CONSEILLER

Peut-être, en guettant le courrier tous les jours...

NEBEL

Avec persévérance...

LE CONSEILLER

On parviendrait...

NEBEL, tirant sa montre

Neuf heures.

LE CONSEILLER

L'heure du courrier.

MEYER

Je cours le recevoir.

LE CONSEILLER

Voici le ministre.

MEYER

Avec le Stevens.

NEBEL

À nos postes !

Scène IV

Les mêmes, le ministre, la comtesse Sophie, puis Édouard.

LE MINISTRE

Bonjour, messieurs ! (Au valet de chambre.) Meyer, dites à l'huissier de service que je ne donnerai pas d'audience ce matin. Appelez M. Stevens. (Meyer sort.) Sa discrétion lui a fait un devoir de nous laisser seuls, ma chère Sophie ; mais il connaîtra bientôt le sujet de notre entretien ; car je n'ai pas de secrets pour lui. (Édouard entre.) Pardon, mon cher Stevens, d'avoir si long-

temps enchaîné votre liberté sans avoir mis à profit votre zèle pour les intérêts de l'État, votre amour pour le bien public ; le temps que je vous dérobe est un temps perdu pour le bonheur de tous, je le sais ; cependant, je me réserve encore un quart d'heure ; dans un quart d'heure, je compte sur vous ; j'ai un service à vous demander.

ÉDOUARD

Un service, à moi ? Monseigneur donnera ses ordres et ils seront exécutés.

NEBEL, bas

Quel ton mielleux et rampant ! (Haut.) Monseigneur !

LE MINISTRE

Ah ! c'est vous, Nebel. Des considérations particulières me font supprimer les leçons que vous donniez à la comtesse Sophie ; mais, sur la proposition de Stevens, j'ai augmenté vos appointements de maître de chapelle du roi.

NEBEL

Monseigneur !...

LE MINISTRE

Ce n'est pas moi, c'est Stevens qu'il faut remercier de cet acte de justice.

LE CONSEILLER, bas, à Nebel

On ne vous signifie pas moins votre congé ! (Haut.) Monseigneur !...

LE MINISTRE

À propos, mon cher conseiller, vous vous étiez trompé dans cette affaire des paysans de Selberg. Il est évident que la fille a reçu l'argent qui lui revenait du fait maternel, et que sa réclamation contre son père était injuste.

LE CONSEILLER

Vous croyez, monseigneur ?

LE MINISTRE

J'en suis sûr ; j'ai fait décréter en faveur du père, et je crois la chose heureuse pour vous, Bezanetti.

LE CONSEILLER

Comment cela, Excellence ?

LE MINISTRE

Oui, la fille est jolie, et l'on eût pu calomnier l'intérêt que vous lui portiez.

LE CONSEILLER

Monseigneur, je ne demande qu'une chose : c'est qu'on revoie tous mes rapports, et je serai reconnaissant, soit à M. Stevens, soit à tout autre qui m'épargnera une injustice.

NEBEL, bas, au conseiller

Vous avez perdu votre procès, mon bon ami.

MEYER, rentrant

La comtesse Louise attend son Excellence dans son cabinet.

LE MINISTRE

Faites venir cette chère enfant ; moi aussi, j'ai besoin de la voir.

SOPHIE, bas, à Édouard

J'ai à vous parler.

LE MINISTRE

Dans un quart d'heure, Stevens. À demain, messieurs !

MEYER, bas et rapidement, au conseiller

Il y a du nouveau !

LE CONSEILLER

Déjà ? (Bas, à Nebel.) Tout à l'heure, ici.

NEBEL, de même

C'est entendu. (Haut, saluant.) Monseigneur !...

(Ils sortent.)

Scène V

Le ministre, Louise.

LE MINISTRE

Viens, mon enfant, viens !

LOUISE

Mon cher oncle !

(Le ministre l'embrasse.)

LE MINISTRE

Comme cela s'épanouit, ces fleurs de jeunesse et de beauté ! et cependant, tu mènes une vie triste, n'est-ce pas, chez ton vieil oncle ?

LOUISE

Moi ? Et à quel propos me dites-vous cela ? Quelle vie est plus heureuse que la mienne ? tout ne vient-il pas au-devant de mes désirs ? Une seule chose me manquait, une amie ; mais, vous qui comprenez tout, vous avez deviné ce besoin de mon cœur.

LE MINISTRE

Oui, j'ai fait venir Sophie, une fille adoptive, n'est-ce pas ?

LOUISE

Et elle a été bienvenue !

LE MINISTRE

Tu l'aimes donc ?...

LOUISE

Comment ne l'aimerait-on pas ? Il est vrai que j'aurais pu être envieuse en voyant près de moi une personne si parfaite ; mais, vous le savez, mon oncle, j'admire et je n'envie pas.

LE MINISTRE

Alors, tu es contente d'elle ? Cela me fait plaisir. D'ailleurs, il me semble, à moi aussi, que c'est une charmante personne.

LOUISE

Si charmante et si bonne, que je suis toute triste en pensant qu'il faudra un jour me séparer d'elle.

LE MINISTRE

Eh ! justement, je voulais te parler de cela ; le moment de cette séparation approche, mon enfant.

LOUISE

Retourne-t-elle en France ?

LE MINISTRE

Non.

LOUISE

Se marie-t-elle ?

LE MINISTRE

Elle et toi, vous vous mariez.

LOUISE

Moi ?

LE MINISTRE

Le mariage est l'écueil où se perdent, d'habitude, les amitiés de jeunes filles. Le mariage ouvre d'autres horizons, amène d'autres devoirs, crée d'autres tendresses. Mais qu'as-tu ?

LOUISE

Pardon, mon cher oncle, la nouvelle que vous m'annoncez est si inattendue...

LE MINISTRE

Tu sais, mon enfant, que les hautes positions ont leurs exigences suprêmes : rarement une fille de ta condition choisit son mari !

LOUISE

Je le sais, et c'est peut-être là ce qui m'a causé tout à l'heure un si violent serrement de cœur. Oh ! rassurez-vous, vous n'éprouverez de ma part aucune résistance ; ma volonté sera soumise à votre volonté, et ce qui vous rendra heureux me rendra contente. Mais pardonnez-moi mon trouble, cher oncle, j'ai toujours tremblé devant ce moment et toujours je me suis dit : « C'est à cette heure-là, pauvre Louise, que tu t'apercevas que tu n'as plus de mère ! »

LE MINISTRE

Remets-toi, ton émotion est grande, et, dans ce moment, tu accorderais par reconnaissance ce que, plus tard, tu n'oserais révoquer par honte. Je te connais, noble et chère enfant ! tu préfères le bonheur des autres au tien. Écoute-moi donc : l'homme que je te destine...

LOUISE

Arrêtez ! je ne puis me laisser surpasser en franchise. J'aime.

LE MINISTRE

Tu aimes ?

LOUISE

Vous le meilleur de mes amis, vous le plus ancien de mes confidants, écoutez-moi... J'obéirai à vos ordres ; j'estimerai, je respecterai, j'épouserai l'homme de votre choix. Mais l'aimer ! oh ! l'aimer ! c'est impossible. Je n'aimerai jamais que lui seul ; il est bon, il est noble, ses vertus sont un héritage qu'il tient de son père. Oh ! ayez pitié de moi, mon oncle : celui que j'aime, c'est Karl ! c'est votre fils !

LE MINISTRE

Que Dieu bénisse ma bonne Louise ! que Dieu bénisse ma maison et mon Karl ! Louise, c'était lui que je voulais te proposer, c'était lui que je t'avais choisi pour époux.

LOUISE

Lui, mon père ? Oh ! laissez-moi embrasser vos genoux !

Scène VI

Les mêmes, Édouard.

LE MINISTRE

Oh ! venez, Stevens ! venez hâter le bonheur de cette belle et chère enfant.

ÉDOUARD

Moi, monseigneur ?

LOUISE, lui tendant la main

Monsieur Stevens, soyez mon ami, comme vous êtes celui de Karl.

ÉDOUARD, s'inclinant profondément

Mademoiselle !

LOUISE

Au revoir, mon cher oncle. Oh ! vous venez de faire de moi une fille aussi heureuse que reconnaissante.

(Elle sort.)

Scène VII
Le ministre, Édouard.

LE MINISTRE

Comprenez-vous, Stevens ! Il s'agit du bonheur de deux êtres qui me sont chers, et ce bonheur est entre vos mains.

ÉDOUARD

Alors, monseigneur, j'oserai vous dire que la Providence ne pouvait mieux le placer.

LE MINISTRE

J'ai résolu de marier ma nièce Louise à mon fils Karl ; mais Karl ne me semble point un partisan bien ardent du mariage ; vous, son ami, vous qu'il aime comme un frère, je vous charge de lui porter cette proposition en mon nom, et de lui dire qu'il fera deux heureux en l'acceptant : moi et sa cousine, qui l'aime.

ÉDOUARD

Monseigneur, tout ce que la persuasion peut inspirer d'ardentes paroles au cœur et aux lèvres d'un ami, la reconnaissance le fera jaillir de mon cœur et de mes lèvres.

LE MINISTRE

Merci, Stevens ! Oh ! c'est le ciel qui vous a envoyé parmi nous. Merci ! merci !... À propos, tenez, dressez-moi ce contrat de mariage.

ÉDOUARD

Celui de la comtesse Louise avec le baron Karl ?

LE MINISTRE

Non ; c'est celui de la comtesse Sophie avec le comte de Meldensteim ; nous ferons les deux noces en même temps. Au revoir, mon cher Stevens ; je suis attendu chez le roi, je vous laisse et reviens dans quelques minutes.

(Il sort.)

Scène VIII
Édouard, seul.

Qu'a-t-il dit ? Le mariage de la comtesse Sophie avec le comte

de Meldensteim. Oh ! c'est mon malheur ! c'est mon désespoir !
 c'est ma mort que vous venez de m'annoncer là, monseigneur !
 (Il tombe dans un fauteuil, la tête appuyée dans ses mains.)

Scène IX

Édouard, Meyer, venant du fond ; le conseiller Bezanetti,
 Nebel, arrivant chacun furtivement,
 par une porte du pan coupé.

MEYER, rapidement,
 aux deux autres

Il ne s'appelle pas Stevens : il s'appelle Ruhberg ; il est de
 Mannheim, fils d'un receveur des rentes. Son père se meurt par
 suite d'un chagrin inconnu.

NEBEL

J'ai une vieille tante qui arrive de Mannheim ; elle y connaît
 tout le monde.

LE CONSEILLER

Dans une heure, chez moi.

NEBEL

Bon !

MEYER

Bien !

TOUS TROIS

Chut !

(Ils sortent.)

ACTE CINQUIÈME

Chez Édouard. – Petit salon ; un bureau à droite, un fauteuil de chaque côté du bureau ; à gauche, un canapé et une chaise derrière.

Scène première

Édouard, assis près de la table ; puis Chrétien.

ÉDOUARD

La marier ! Sophie ! Ah ! c'est le dernier coup. Adieu, mes rêves, mes folles espérances !... Tout est fini pour moi, tout !

CHRÉTIEN, accourant

Monsieur Édouard ! monsieur Édouard ! une lettre de Mannheim.

ÉDOUARD

Comment ! une heure en retard sur le courrier ?

CHRÉTIEN

Par extraordinaire, je n'étais pas là quand elle est arrivée...

ÉDOUARD

Donne ! l'écriture de ma sœur !... Cachetée de rouge, Dieu merci !

CHRÉTIEN

C'est justement ce que je me disais en l'apportant... Eh bien, monsieur, qu'y a-t-il de nouveau ?

ÉDOUARD

Tout va bien là-bas, mon pauvre Chrétien. Les mille louis ont été remboursés à M. Alden, partie par la vente de la maison, partie...

CHRÉTIEN

Sur ce que vous avez envoyé. Et Dieu sait que vous vous êtes privé de tout pour vous acquitter. Enfin, voilà une nouvelle qui, je l'espère, vous rendra plus gai.

ÉDOUARD

Plus gai ? Vois ce qui suit...

CHRÉTIEN, lisant

« M. Alden exige, mon cher Édouard, que je t'apprenne ce

que j'eusse voulu te cacher, c'est-à-dire que notre pauvre père va de plus mal en plus mal. »

ÉDOUARD, laissant tomber
sa tête entre ses mains

Ah !

CHRÉTIEN

Mon cher monsieur Édouard !...

ÉDOUARD

Oh ! mon père ! mon père !

CHRÉTIEN

Il faut espérer en Dieu ; M. Ruhberg est encore jeune.

ÉDOUARD

Chrétien ! Chrétien ! il m'a défendu de me tuer, et il se laisse mourir !

CHRÉTIEN

Monsieur, écrivez-lui que votre position est belle, honorable, enviée de tous ; écrivez-lui que vous êtes heureux, et ce sera, croyez-moi, un baume sur sa blessure.

ÉDOUARD

Je ne puis lui écrire cela, Chrétien.

CHRÉTIEN

Pourquoi ?

ÉDOUARD

Parce que ce n'est pas vrai, parce que je suis plus malheureux que je ne l'ai jamais été, parce que je suis au désespoir !

CHRÉTIEN

Vous ? Quelque complot de ces méchantes gens, n'est-ce pas ? des Nebel, des Bezanetti ? C'est encore l'intrigue des hommes qui menace votre fortune ?

ÉDOUARD

Non, Chrétien ! c'est la justice de Dieu qui menace mon amour !

CHRÉTIEN

Votre amour ? Oh ! monsieur, depuis que vous avez été trompé par cette affreuse femme, vous aviez tant juré de ne plus aimer

personne !

ÉDOUARD

Oui, c'est vrai. J'avais juré cela ; mais, que veux-tu ! je n'ai pas su tenir ma promesse, Chrétien !... J'ai vu chez le ministre sa fille adoptive.

CHRÉTIEN

La comtesse Sophie ?

ÉDOUARD

En vain mon bon ange me criait : « Ne regarde pas de ce côté ! Fuis ! fuis ! malheureux ! » J'ai tourné la tête vers elle : un de ses regards m'a dit de rester, et je n'ai plus eu la force de fuir !

CHRÉTIEN

Oh ! monsieur, vous l'aimez !

ÉDOUARD

Non-seulement je l'aime, Chrétien, mais encore je suis aimé d'elle. Et tout à l'heure, ici, le ministre vient de m'ordonner de dresser le contrat de mariage de la comtesse avec le comte de Meldensteim ; comprends-tu, Chrétien ?... J'étais comme un fou, comme un désespéré !

CHRÉTIEN

Pauvre cher monsieur Édouard !

ÉDOUARD

Elle ignore qui je suis, et j'aspirais au moment où je pourrais la séparer de ce monde que je redoute. Je l'aurais conduite si loin, qu'aucun écho du passé ne serait venu troubler notre amour... Mais non !... maintenant, tout est devenu impossible. Oh ! que ce prétendu bonheur qui m'a tiré des mains de la justice est un bonheur implacable ! Qu'est-ce que la prison perpétuelle, qu'est-ce que l'échafaud auprès de cette crainte de tous les instants, auprès de ces terreurs qui m'assiègent le soir quand je me couche, le matin quand je me lève, et qui murmurent à mon oreille : « La nuit se passera-t-elle sans qu'on apprenne ce que tu as fait ? le jour s'écoulera-t-il sans que l'on découvre ton crime ? »

CHRÉTIEN

Ah ! mon cher maître !

ÉDOUARD

On peut feindre toutes les vertus, il ne faut pour cela qu'être hypocrite comme Nebel, ou ambitieux comme Bezanetti ; mais il y en a une qui, parce qu'elle est en quelque sorte le résumé de toutes les autres, il y en a une qui donne au mendiant en haillons, demandant l'aumône, ce regard serein qui pénètre jusque dans le ciel ; à l'accusé, cette voix calme qui va au cœur des juges et qui dit : « Votre accusation est injuste ! » Cette vertu, je l'avais, Chrétien : je l'ai perdue, et, avec elle, j'ai perdu le courage, la force, tout ce qui est grand et noble...

CHRÉTIEN

Ah ! cher monsieur Édouard, vous exagérez !

ÉDOUARD

Non, vois-tu, il y a dans un coin du cerveau de l'homme, sous la voûte de son crâne, une lumière qui brûle pour lui seul, qui lui fait voir les vrais contours de la vie, qui lui montre, au milieu du vague chemin que lui trace la destinée, le bien et le mal, le juste et l'injuste, la droiture et la félonie ; cette lumière, c'est la conscience ! Fais souffler sur elle les quatre vents du ciel, et l'ouragan qu'ils soulèveront ne l'empêchera pas de monter pure et droite vers Dieu ; mais passe le crime, et qu'il l'effleure de son haleine, la lumière s'éteint, et le criminel va trébuchant dans la nuit de la honte, dans les ténèbres de l'ignominie !

CHRÉTIEN

Oh ! cher maître, un repentir comme le vôtre mériterait l'absolution du plus grand crime, et, d'ailleurs, depuis quatre ans que vous êtes parti de Mannheim, rien de cette fatale aventure n'a transpiré, tout le monde l'ignore...

ÉDOUARD

Tout le monde ignore !... Mais je sais, moi ! Oh ! je suis plein de bonnes intentions, je le jure, Dieu le voit, et ces bonnes intentions, le ministre ne demande pas mieux que de les seconder. Je

m'aperçois qu'on le trompe, que la justice est trahie, que la faveur est achetée, que les places sont vendues, que les honnêtes gens échouent, que les misérables réussissent ; je m'aperçois de tout cela, et je n'ose prendre l'intrigue au collet, la mettre sous mon genou, lui arracher son masque. Une injustice me révolte, mon sang bout, la parole monte menaçante à mes lèvres, j'ouvre la bouche, je vais parler... Oui ! mais le sentiment de ma honte me prend aux cheveux, ma conscience me crie : « Qui es-tu, toi qui veux reprendre les autres ? » Il me semble que tous les yeux qui me regardent avidement lisent au fond de mon âme ; que toutes ces bouches, qui me sourient amèrement, murmurent, au milieu de leur sourire, ce mot que chaque battement de mes artères fait sonner à mon oreille : « L'honneur de ton père, misérable ! l'honneur de ton père ! »

(Il se laisse tomber sur le canapé.)

CHRÉTIEN

Oh ! mon pauvre maître ! jamais je ne vous ai vu ainsi ! Oh ! si vous aviez du courage !

ÉDOUARD

Eh bien ?

CHRÉTIEN

Le baron Karl de Warden, le fils du ministre, est votre ami ; allez le trouver et contez-lui tout.

ÉDOUARD

Ce qui est arrivé là-bas ?

CHRÉTIEN

Oui !

ÉDOUARD

Il me méprisera, Chrétien.

CHRÉTIEN

Non, monsieur ! vous lui parlerez comme vous venez de me parler à moi ; au lieu de fuir vos ennemis, faites-leur face ; marchez à eux la tête haute !

ÉDOUARD

Ami, deux fois mon ami, puisque tu l'es dans ma misère ; toi

qui te montres reconnaissant des bienfaits que tu pris avec mesure, quand d'autres sont devenus ingrats ; j'accepte ton conseil, et j'aurai la force de le suivre. Oh ! que tu es grand là où tant d'autres sont petits ! Je ne puis te récompenser ; mais ton cœur te récompensera... Embrasse-moi, Chrétien.

Scène II

Les mêmes, le conseiller Bezanetti.

CHRÉTIEN, apercevant le conseiller,
se retire des bras d'Édouard

Ah ! monsieur ! tant de bontés...

ÉDOUARD

Pourquoi t'éloignes-tu ?

CHRÉTIEN

Le conseiller !

ÉDOUARD

Que le ciel me refuse la main d'un ami pour me fermer les yeux à ma dernière heure, s'il existe un seul être sur la terre à qui je voudrais cacher que c'est toi l'homme qui m'aime le mieux et que tu es celui que j'aime le plus. Viens dans mes bras, Chrétien, dans mes bras ! (Il l'embrasse. Se retournant.) Bonjour, monsieur le conseiller !

LE CONSEILLER

Pardon, monsieur Stevens, mais j'interromps, à ce qu'il paraît, une scène de sentiment qui fait à la fois honneur au maître et au domestique.

ÉDOUARD

Va, mon cher Chrétien ; car ta modestie semblerait de l'humilité, et ma reconnaissance de l'orgueil ; va !

Scène III

Édouard, le conseiller Bezanetti.

ÉDOUARD, indiquant le canapé
au conseiller et prenant un fauteuil

J'attends vos ordres, monsieur.

LE CONSEILLER

Monsieur Stevens, plus je vous vois et plus j'apprends à vous connaître, plus je crois m'apercevoir que la position que vous occupez près du ministre est contraire à vos inclinations.

ÉDOUARD, s'asseyant

à quelque distance du conseiller

Ce n'est pas précisément la position, monsieur, qui est contraire à mes inclinations, c'est le système d'intrigue que je combats et qui, j'en ai bien peur, triomphera, malgré tous mes efforts ; voilà pourquoi je songe quelquefois à m'éloigner de la cour. Je voudrais quitter les affaires, parce que je suis inhabile aux affaires !

LE CONSEILLER

Demandez-vous des compliments ?

ÉDOUARD

Non, je demande seulement du repos.

LE CONSEILLER

Du repos, à votre âge ? quand vous êtes dans toute la force de votre jeunesse, quand les faveurs pleuvent sur vous ?

ÉDOUARD

Les faveurs changent de nom, monsieur, et deviennent des bienfaits, lorsqu'elles dépassent le mérite de celui qui les obtient. Je me rends justice et confesse hautement que je ne mérite pas ce que l'on fait pour moi.

LE CONSEILLER

Les faveurs sont toujours bien placées, monsieur, lorsque par hasard elles s'adressent à la fois à un esprit distingué et à un homme... *d'honneur.*

ÉDOUARD, un peu troublé
Monsieur le conseiller !...

LE CONSEILLER

Comment, vous rougissez ? Mais, en vérité, monsieur Stevens, je n'ai jamais vu de modestie pareille à la vôtre. Un homme *d'honneur*, c'est le moins qu'on puisse être.

ÉDOUARD

Alors, je vous remercie, monsieur, de m'estimer comme une chose que vous croyez la moindre du monde.

LE CONSEILLER

Je vais vous prouver, monsieur, que vous ne tenez pas une si médiocre place dans mon esprit. Je viens de voir le ministre au palais ; je lui ai parlé de cette répugnance que vous paraissez avoir pour le côté militant de la politique, du désir que j'avais remarqué en vous de mener une vie plus retirée et plus tranquille, et, sur ma proposition, il vous offre la place de directeur de la caisse des douanes.

ÉDOUARD

À moi ?

LE CONSEILLER

Vous n'espérez pas si bien, n'est-ce pas ?

ÉDOUARD

Aussi, permettez-moi d'en douter...

LE CONSEILLER

Le décret sera signé demain si vous le voulez, et, dès que vous aurez déposé le cautionnement, la caisse vous sera remise.

ÉDOUARD

La caisse?... Oh !

LE CONSEILLER

Vous savez que c'est une des plus considérables du royaume, et qu'elle renferme toujours deux ou trois millions !

ÉDOUARD

Je n'ai point désiré, je n'ai point demandé cette place, monsieur.

LE CONSEILLER

Il n'en est que plus honorable pour vous d'avoir été jugé digne de l'occuper, et par vos amis et par vos ennemis. Oh ! ce n'est pas comme dans la politique, et il n'est question ici ni de raison ni de sentiment : l'emploi de directeur de la caisse des douanes est une affaire de simple comptable et n'occupe que les mains... Eh bien, vous ne répondez pas ?

ÉDOUARD, embarrassé

Pardon, monsieur, je pense au cautionnement, à la difficulté, je dirai même à l'impossibilité de me le procurer.

LE CONSEILLER

Bah ! on a des amis en ce monde. N'êtes-vous pas de Mannheim ? Eh bien, je suis sûr qu'à Mannheim dix personnes s'empresseront de vous prêter ce misérable cautionnement. Je connais très-bien Mannheim, moi, et, si vous hésitez à faire les démarches, je les ferai pour vous, enchanté que je serai de servir un homme qui m'a empêché de commettre une injustice dans l'affaire de la belle paysanne de Selberg contre sa famille... (Fausse sortie.) Adieu, monsieur Ruhberg... Ah ! pardon, je me trompe ; mais j'ai connu autrefois à Mannheim un M. Ruhberg, qui est bien souffrant en ce moment, pauvre homme ! et je ne sais comment son nom m'est venu aux lèvres à la place du vôtre. Pardon encore une fois... Adieu, monsieur Stevens.

(Il sort.)

Scène IV

Édouard, seul.

Directeur des douanes, une caisse de deux millions, un emploi qui n'occupe que les mains, un cautionnement que je trouverai à Mannheim, mon père malade, le nom de Ruhberg prononcé comme par erreur... Oh ! c'est impossible que tous ces coups de couteau donnés dans la même plaie soient l'effet du hasard. Je suis perdu ! Que faire ? Fuir ! abandonner Sophie ! reculer devant l'orage qui s'amasse ! me courber sous la tempête qui gronde ! Je

dirai tout au baron. Mais, quand il saura que celui qu'il a protégé, appelé son ami, quand il saura que cet homme... Mon Dieu, que faire ? Si vous êtes véritablement le Dieu de miséricorde et que le repentir vous touche, envoyez quelqu'un de vos anges à mon aide. Mon Dieu, secourez-moi ! mon Dieu, soutenez-moi !

Scène V

Édouard, Chrétien, puis Sophie.

CHRÉTIEN

Monsieur, la comtesse Sophie !

ÉDOUARD

Ici ? chez moi ?

SOPHIE, entrant

Oui, chez vous, Édouard ; car quelque chose se trame contre vous. Il fallait que vous fussiez averti par une amie. Ne vous voyant pas venir, je suis accourue... Me voici !

(Elle dépose sa mante sur le fauteuil.)

ÉDOUARD

Chrétien, veille sur nous, et avertis-moi si quelqu'un se présentait à qui je ne pusse pas refuser ma porte. Va !

CHRÉTIEN, sortant

Soyez tranquille, monsieur.

Scène VI

Édouard, Sophie.

ÉDOUARD

Asseyez-vous, chère Sophie ; vous êtes tout émue, toute tremblante !

SOPHIE

N'est-ce pas le conseiller Bezanetti que j'ai vu sortir de chez vous ?

ÉDOUARD

Lui-même !

SOPHIE

Que venait-il vous dire ?

ÉDOUARD, tristement

Ce qu'il venait me dire... c'est que je suis perdu !

SOPHIE

Vous ?

ÉDOUARD

Oui... Mais peu m'importe, Sophie.

SOPHIE

Je ne vous comprends pas !

ÉDOUARD

Pour qui tenais-je à ma position, à mon honneur, à ma vie ?
Pour vous !

SOPHIE

Eh bien ?

ÉDOUARD

Que m'importent ma vie, mon honneur, ma position, du
moment que je vous perds ?

SOPHIE

Du moment que vous me perdez ?... Mais vous êtes fou,
Édouard !

ÉDOUARD, lui présentant un papier

Lisez !

SOPHIE

Un projet de contrat de mariage entre moi et le comte de Mel-
denstein ?

ÉDOUARD

Que le ministre m'a chargé de rédiger.

SOPHIE

Et vous lui obéirez ?

ÉDOUARD

Je suis son secrétaire, c'est mon devoir.

SOPHIE

Vous avez raison, Édouard, et chacun fera le sien, rassurez-
vous ; jamais je ne serai la femme du comte de Meldenstein.

ÉDOUARD

Sophie ! que dites-vous là ?

SOPHIE

Ne vous ai-je pas avoué que je vous aime ? ne vous ai-je pas promis d'être votre femme ? ne vous ai-je pas juré, si je ne pouvais tenir ce serment, de n'être, du moins, jamais à un autre ?

ÉDOUARD

Mais votre père ? mais le comte ?

SOPHIE

Le comte n'est pas mon père ; je n'ai jamais connu mon père. Un jour, on m'a fait venir de France : le comte m'a embrassée, m'a conduite ici et m'a dit qu'à l'avenir je vivrais près de sa nièce ; il m'a donné, comme à elle, un titre ; mais tous ces bienfaits, Édouard, n'engagent que mon cœur ; ils n'engagent pas ma personne. Du jour que le comte me demandera le sacrifice de mes sentiments les plus chers, la rupture des engagements pris, je supplierai d'abord le comte de ne point faire, par une alliance sans amour, le malheur de ma vie, et, s'il ne veut pas me donner à celui à qui je me suis fiancée moi-même dans la religion de mon cœur, je lui redemanderai, pour le reste de mes jours, cet oubli dans lequel j'ai passé les quinze premières années de ma vie.

ÉDOUARD

Mais s'il repousse votre prière, s'il exige que vous épousiez le comte ?

SOPHIE

Alors, je dirai : « Édouard Stevens, je suis votre fiancée devant Dieu et devant les hommes ; je rends au comte le titre que je tiens de lui, je refuse la dot qu'il m'offre, je redeviens la jeune fille sans parents, sans fortune, sans appui ; quittons la Bavière, et allons vivre dans quelque coin ignoré, riches de votre mérite et de notre amour. »

ÉDOUARD

Sophie, vous feriez cela sans hésitation, sans remords ?

SOPHIE

Sans remords !

ÉDOUARD

Sans connaître celui auquel vous unissez votre destinée autrement que vous ne le connaissez ?

SOPHIE

Édouard, un certain orgueil qui est en moi me dit que je ne saurais aimer un homme plus digne de moi !

ÉDOUARD

Sophie !

Scène VII

Les mêmes, Chrétien.

CHRÉTIEN

La voiture du baron de Warden vient de s'arrêter dans la cour.

SOPHIE

Le fils du ministre ! S'il me trouvait ici... Je me retire.

(Elle va reprendre sa mante.)

ÉDOUARD, avec résolution

Non, Sophie ! il faut que mon sort se décide aujourd'hui même ; j'avais une confiance à faire au baron ; entrez là, ma bien-aimée Sophie, et ne perdez pas un mot de ce que je vais dire. Quand vous m'aurez entendu, si vous me croyez indigne de vous, sortez par la petite porte de ce cabinet qui donne sur le corridor. Ne vous voyant point reparaître quand le baron sera parti, je comprendrai tout. Pour moi, dans une heure, je quitte Munich, et, dans trois jours, la Bavière : vous ne me reverrez jamais ; si, au contraire, malgré ce que vous aurez entendu, vous m'aimez encore, alors, Sophie, alors, je ne m'appartiens plus ; je suis à vous corps et âme, vous ordonnerez et j'obéirai à vos ordres ! Vous marcherez devant moi et je vous suivrai partout où vous irez, et, quand il vous plaira de vous arrêter, je tomberai à vos genoux en disant : « Sophie, ce n'est pas votre époux, c'est votre esclave qui est à vos pieds. »

CHRÉTIEN, reparaissant

Le baron de Warden.

ÉDOUARD, poussant Sophie
dans le cabinet à gauche
Entrez, Sophie, entrez.

Scène VIII

Édouard, le baron Karl de Warden,
en costume d'officier bavarois.

LE BARON, très-amicalement

Bonjour, mon cher Stevens !... Vous étiez avec quelqu'un, ce me semble ; ne suis-je pas importun ?

ÉDOUARD

Vous êtes mille fois le bienvenu, au contraire, cher baron ! je souhaitais ardemment de vous voir, et j'allais me rendre chez vous.

LE BARON

Ainsi, tous deux, en même temps, nous avons même pensée, même désir. Mais vous, Édouard, ce n'est point un sentiment égoïste qui vous poussait vers moi ; vous n'avez point de confiance à me faire, de secret à verser dans mon sein ?

ÉDOUARD

Hélas !

LE BARON

Oh ! parlez, alors ; si un chagrin confié à un ami devient plus léger, dites que je ne suis point votre ami s'il ne s'allège pas à partir d'aujourd'hui.

ÉDOUARD

Vous me devinez, vous m'encouragez. Toujours noble, toujours généreux ; oh ! je vous reconnais bien là.

LE BARON

Parlez, je vous écoute.

ÉDOUARD

Ah ! mon Dieu !

LE BARON

Qu'avez-vous ?

ÉDOUARD

J'ai qu'au moment d'aborder un aveu terrible, j'hésite, je tremble. Oh ! baron, je voudrais, au lieu de tout vous devoir, vous avoir rendu de mon côté quelques-uns de ces services éminents qui engagent un homme envers un autre homme, tandis que je vous dois tout.

LE BARON

Eh bien, ce service éminent que vous regrettez de ne pas m'avoir rendu, je venais, précisément, le réclamer de votre amitié. Laissez-moi parler le premier, promettez-moi de faire selon le désir de mon cœur ; puis, alors, vous parlerez vous-même, et ma reconnaissance sera si grande, que, quelque service que vous me demandiez et que je vous rende, je serai encore votre obligé, puisque je vous devrai le bonheur de ma vie.

(Il lui prend le bras et l'emmène au canapé.)

ÉDOUARD

J'accepte le pacte saint que vous m'offrez, baron, et je jure fidélité à vos intérêts, quand même le chemin de votre bonheur devrait passer sur mon tombeau.

(Il s'assied près du canapé.)

LE BARON, lui serrant la main

Écoutez : ma jeunesse a été une triste jeunesse, je suis arrivé à l'âge de vingt-cinq ans sans amitié, sans amour.

ÉDOUARD

Et maintenant ?

LE BARON

Maintenant, j'ai tous les deux... Un ami qui m'aime, une femme que j'aime.

ÉDOUARD

Sauriez-vous déjà qu'aujourd'hui, votre père, le comte de Warden... ?

LE BARON

Vous a chargé de sonder mes sentiments à l'égard de ma cousine la comtesse Louise. Je le sais.

ÉDOUARD

Eh bien ?

LE BARON

La comtesse Louise n'est pas celle que j'aime, Édouard.

ÉDOUARD

Mais votre père s'était fait une joie de ce mariage.

LE BARON

Mon père sait trop ce que c'est qu'une union où, d'un côté, l'amour manque, pour insister sur la mienne, quand vous lui direz, Édouard, non-seulement que je n'aime pas la comtesse Louise, mais encore que j'aime une autre femme.

ÉDOUARD

Une autre femme !

LE BARON

Vous lui direz que j'aime la comtesse Sophie.

ÉDOUARD, se levant

La comtesse Sophie ?... Ah !...

LE BARON, debout

Qu'avez-vous, Édouard ?

ÉDOUARD

Rien ; mais laissez-moi vous parler franchement, baron ; je ne crois pas que la comtesse Sophie vous aime.

LE BARON

Vous ne croyez pas ? et pourquoi ? d'où vous vient ce doute, Édouard ? Vous ne répondez pas ; vous paraissez embarrassé.

ÉDOUARD

Vous savez que votre père m'avait chargé de vous parler de votre mariage avec la comtesse Louise. Il attend une réponse. Que lui dirai-je ?

LE BARON, devenu très-froid

Rien encore ; ne lui dites rien de mon amour. Je lui parlerai de tout cela moi-même ; c'est une affaire à débattre entre le père et le fils, et il est inutile qu'un étranger s'en occupe.

ÉDOUARD

Un étranger ?

LE BARON

Pardon, Édouard, mais c'est qu'il m'a semblé que vous n'étiez pas favorable à la comtesse Sophie.

ÉDOUARD

Moi ?

LE BARON

Depuis que j'ai prononcé son nom, on dirait qu'un souffle de glace a passé entre nous !

ÉDOUARD

Je vous ai juré fidélité, inébranlable fidélité, baron ! Doutez-vous de ma parole ?

LE BARON

Non ; je sais que vous êtes un homme sur la foi duquel on peut compter. Maintenant, ami, la confiance a fait du bien à mon cœur ; et j'ai là, à mon tour, de la place pour votre chagrin.

ÉDOUARD

Baron, mon histoire n'est point de celles que l'on raconte aux gens heureux.

LE BARON

Édouard, vous m'avez promis...

ÉDOUARD

Je vous écrirai.

LE BARON

Vous m'écrirez ? Vous me vouliez parler tout à l'heure !

ÉDOUARD

J'ai réfléchi, je ne le puis plus maintenant ; un écrit vaudra mieux que mes paroles.

LE BARON

Mon Dieu ! qu'avez-vous, Édouard ? Vous pâlissez !

ÉDOUARD

Moi ?... Non ! au contraire ; c'est la première fois depuis longtemps que je me sens bien ; car, à compter de ce moment, mon parti est irrévocablement pris. Je verrai la comtesse Sophie, et, soyez tranquille, j'agirai de mon mieux.

LE BARON

Mais moi, Édouard, ne puis-je rien pour vous ?

ÉDOUARD

Rien, absolument rien, baron. Adieu.

LE BARON

Au revoir, alors. (Il prend son chapeau sur la table.) Je ne sais, Édouard, mais votre changement subit...

ÉDOUARD

Vous défiez-vous de mon amitié ?

LE BARON, avec hésitation d'abord

Non ! non ! (Se retournant, près de sortir.) Édouard, je remets mon bonheur entre vos mains.

Scène IX

Édouard, Sophie.

ÉDOUARD, apercevant Sophie
sur le seuil du cabinet

Eh bien, Sophie, suis-je assez malheureux ?

SOPHIE

Pourquoi cela ? et en quoi la situation est-elle changée ?

ÉDOUARD

Le baron vous aime, et j'ai fait serment...

SOPHIE

Oui, j'ai entendu, vous avez juré de le servir près de moi. Mais moi, Édouard, j'ai juré de ne point écouter ce que vous avez à me dire !

ÉDOUARD, fiévreusement

Vous m'écoutez cependant, Sophie ; car je vais vous parler du plus profond de mon cœur ; car le baron de Warden est un noble esprit, son âme est digne de la vôtre, et, lorsqu'il vous offre un nom irréprochable, un amour immense, une fortune princière, je dois vous dire : Sophie, celui-là est votre époux, ne pensez plus à moi.

SOPHIE

Pourquoi ne plus penser à vous ?

ÉDOUARD

Parce que moi, je n'ai rien de ce qu'il a ; parce que autant il est digne de vous, autant moi, Sophie, j'en suis indigne.

SOPHIE

Je ne vous comprends pas.

ÉDOUARD

Ne vous rappelez-vous donc pas que je vous avais ouvert la porte de ce cabinet pour que vous entendissiez une confidence terrible que j'avais à faire au baron ?

SOPHIE

Vous ne l'avez pas faite ?

ÉDOUARD

Non, parce qu'à lui elle était devenue inutile ; mais à vous, Sophie, je dois la faire sans retard, à l'instant même.

SOPHIE

Parlez, Édouard ; vous voyez que je vous écoute avec calme, que j'attends sans pâlir.

ÉDOUARD

Au nom du ciel, Sophie, ayez pitié de moi, renoncez à moi en m'aimant, en m'estimant. Mon bonheur, au prix de ce que j'ai à vous dire, serait acheté trop cher ; car alors, oh ! même avec votre amour, il n'y aurait plus de bonheur pour moi.

SOPHIE

Édouard, plus ce secret est terrible, plus moi, votre fiancée, moi, votre femme, j'ai le droit de le connaître, d'en porter la moitié.

ÉDOUARD

Sophie, le baron de Warden vous aime, il fera de vous une femme riche, honorée, heureuse... Sophie, je vous en conjure, épousez le baron de Warden.

SOPHIE

J'attends ce secret que vous m'avez promis.

ÉDOUARD

Vous le voulez ? Eh bien...

SOPHIE

Eh bien ?...

ÉDOUARD

Je suis...

SOPHIE

Achevez.

ÉDOUARD

Je suis un... Oh ! je n'aurai jamais le courage de prononcer ce mot ! Oh ! non !

SOPHIE

Vous avez dit que vous écrieriez. Écrivez.

ÉDOUARD, passant vivement auprès de la table,
puis, au moment d'écrire, jetant la plume

Vous l'exigez, Sophie ?

SOPHIE

Moi ? Je n'exige rien, je ne veux rien, je ne demande rien ! parlez ou taisez-vous, peu m'importe ! je vous ai dit que je vous aimais, et quand une femme comme moi a donné son cœur, c'est pour toujours.

ÉDOUARD

Non, vous n'avez rien promis ; non, vous n'avez rien juré ; non, aucun serment ne vous lie, et je vous rends votre parole, Sophie, en vous donnant ce papier, sur lequel je signe moi-même mon arrêt de mort. Tenez ! (Sophie prend le papier et veut lire, Édouard jette un cri.) Oh ! non ! non ! Pas ici, pas devant moi, pour l'amour du ciel ! J'en mourrais de honte ! Sophie ! Sophie ! adieu ! (Il la conduit jusqu'à la porte et vient tomber dans un fauteuil.) Oh ! c'est maintenant que je suis bien véritablement perdu ! (La porte se rouvre, Sophie paraît sur le seuil, s'approche lentement, touche l'épaule d'Édouard, qui, en l'apercevant, se renverse en arrière en jetant un cri.) Ah !...

SOPHIE

Édouard, la faute est grande ; mais la miséricorde de Dieu est infinie, comme mon amour !

ACTE SIXIÈME

*Même décoration qu'au quatrième acte, même ameublement ;
la table à gauche, un fauteuil à côté, un fauteuil à droite.*

Scène première

Meyer, le conseiller Bezanetti.

MEYER, au conseiller, qui vient du fond

Eh bien ?

LE CONSEILLER

Notre homme est resté tout simplement confondu quand je l'ai appelé par son nom.

MEYER

Alors, c'est bien lui ?

LE CONSEILLER

Parbleu !

MEYER

Édouard Ruhberg, de Mannheim ?

LE CONSEILLER

Édouard Ruhberg, de Mannheim.

MEYER, se frottant les mains

Ah ! nous le tenons donc enfin !... Bon ! Nebel.

Scène II

Les mêmes, Nebel.

NEBEL

Ça chauffe ! ça chauffe !

LE CONSEILLER

Ah ! ah ! vous paraissez satisfait, Nebel.

NEBEL

Messieurs, je crois que, ce soir, ou demain matin, au plus tard, on pourra le cueillir, il sera mûr.

MEYER

Dieu soit loué !

LE CONSEILLER, à Meyer

Maintenant, dites-moi, il me semble que le baron est resté bien longtemps hier chez Stevens.

MEYER

Et en est sorti bien triste, n'est-ce pas ?

LE CONSEILLER

Triste, oui ; mais pourquoi ?

MEYER

Voilà ce que j'ignore.

NEBEL

Et ce que je sais, moi.

LE CONSEILLER

Ce bon Nebel, il sait tout.

MEYER

Dites, alors.

NEBEL

Le baron refuse d'épouser la comtesse Louise.

LE CONSEILLER

Comment savez-vous cela ?

MEYER

Et le motif de son refus ? Voilà ce qu'il serait important de savoir.

NEBEL

Messieurs, je hasarderai bien une opinion.

LE CONSEILLER

Hasardez, Nebel, hasardez.

NEBEL

Eh bien, je jurerais...

MEYER

Quoi ?

NEBEL

Que le baron en tient pour la comtesse Sophie.

MEYER

Je me range à l'avis de M. Nebel.

LE CONSEILLER

Vous disiez, hier matin, que c'était le Stevens qui en tenait pour elle.

NEBEL

Qu'y aurait-il d'étonnant à ce que deux hommes fussent amoureux de la même femme ?

MEYER

Je suis plus que jamais de l'avis de M. Nebel.

LE CONSEILLER, joyeux

Mais, alors, attendez donc ! le secrétaire est perdu sans ressource. Trois ennemis à la fois : le ministre, le baron Karl et la comtesse Louise, à qui l'on peut faire comprendre adroitement qu'elle doit à une trahison du Stevens un refus qui l'insulte... C'est mon affaire.

MEYER

Chut !

LE CONSEILLER et NEBEL

Quoi ?

MEYER

C'est elle.

Scène III

Les mêmes, Louise.

LOUISE

Mon oncle est-il chez lui, Meyer ?

MEYER

Le roi l'a fait appeler, mademoiselle ; mais peut-être est-il rentré par le petit escalier.

LOUISE, s'asseyant

Assurez-vous-en, je vous prie, et demandez s'il peut me recevoir.

(Meyer sort ; Nebel et le conseiller s'approchent de la comtesse.)

LE CONSEILLER

Comtesse, permettez que nous profitons du hasard qui nous fait trouver sur votre chemin...

NEBEL

Pour vous présenter nos respectueux hommages.

LE CONSEILLER

Et pour être les premiers à vous féliciter...

LOUISE

De quoi, messieurs ?

LE CONSEILLER

Mais... de votre mariage, comtesse. N'épousez-vous point le baron Karl ? (Mouvement de Louise. Bas, à Nebel.) Elle sait le refus.

MEYER

Voici Son Excellence.

NEBEL, bas, au conseiller

Cela marche ! Au baron, à présent.

Scène IV

Louise, le ministre.

LE MINISTRE, l'embrassant au front

Tu me fais demander audience, chère enfant ?

LOUISE

Non, mon oncle. Je désirais seulement savoir si vous n'aviez personne avec vous.

LE MINISTRE

Si je n'avais personne avec moi ? Il y a donc derrière ces belles lèvres-là une confidence cachée qui demande à sortir ?

LOUISE

Mon oncle, vous avez toujours été si bon, si indulgent pour moi, que vous le serez encore aujourd'hui, j'en suis sûre.

LE MINISTRE

Indulgent ! Jamais, depuis que je t'ai reprise aux mains de ta mère mourante, de ma pauvre sœur, ma chère Louise, jamais tu n'as eu besoin de mon indulgence.

LOUISE

Oh ! mon bon oncle !

LE MINISTRE

Voyons, où en est notre cœur ? Si joyeux hier, pourquoi

paraît-il si triste aujourd'hui ?

LOUISE

Ah ! vous sentez donc que c'est ma tristesse qui m'amène près de vous ?

LE MINISTRE

Y a-t-il besoin de le demander ! Seulement, je cherche vainement la cause de cette tristesse. As-tu vu Karl ?

LOUISE

Oui.

LE MINISTRE

Eh bien, que t'a-t-il dit ?

LOUISE, retenant ses larmes

Oh ! il n'a nullement été question entre nous de vos projets ; seulement, en causant, il m'a dit – ce qu'il savait déjà, lui – qu'il m'aimait comme on aime une sœur, et je me suis aperçue de ce que j'ignorais, c'est que je l'aimais comme on aime un frère.

LE MINISTRE

Toi ?

LOUISE

Oh ! pas autrement, mon oncle, je vous jure.

LE MINISTRE

Lève un peu sur moi tes beaux yeux, et regarde-moi, Louise. Tu aimes Karl comme on aime un frère, pauvre enfant ?

LOUISE

Du moins, je ferai en sorte... j'y parviendrai... (Tombant à genoux.) Oh ! mon oncle, je suis bien à plaindre... Karl aime une autre femme que moi.

LE MINISTRE

Une autre que toi ? une autre que ma Louise ? Oui, quelque amour de jeune homme, quelque caprice que l'on prend pour une passion quand le cœur est désœuvré, quand on a vingt ans... Mais un amour vrai, un amour qui résiste au tien, un sentiment qui puisse balancer le bonheur que tout homme aurait à te nommer sa femme, ma Louise !... Non, Karl ne l'a jamais éprouvé, ce sentiment !... non, son cœur fût-il plein d'une autre, un de tes regards

suffirait à l'en chasser pour toujours !

LOUISE

Il en aime une autre ; et ce n'est point, comme vous dites, une fantaisie du moment, un caprice passager comme l'heure qui l'aurait vu naître. La femme qu'il aime ne saurait inspirer qu'un amour profond et durable, et vous ne pouvez lui faire un crime de cet amour. Je ne puis m'en plaindre. Est-ce sa faute si son cœur a parlé ? Sais-je quand et comment j'ai aimé, moi ? Et ce sentiment qui dormait au fond de mon âme, en soupçonnais-je la force avant d'avoir été si heureuse d'une espérance et si malheureuse de la réalité ?

LE MINISTRE

Mais cette femme, la connais-tu ? Quelle est cette femme ?

LOUISE

Cette femme est digne de vous ; elle est digne de lui. C'est la comtesse Sophie !

LE MINISTRE

Sophie ?... Mais ce mariage est impossible ! Qui t'a dit ?... comment sais-tu ?...

LOUISE

Interrogez M. Stevens, il est le confident de votre fils.

LE MINISTRE

Stevens ! Stevens avait connaissance de cet amour, et il me l'avait caché ? il a pu tromper ma confiance ?

Scène V

Les mêmes, Édouard.

ÉDOUARD

Monseigneur...

LE MINISTRE

Ah ! venez, Stevens !... Approchez !... Je n'ai pas besoin de vous apprendre de quoi il va être question entre nous... Les larmes de cet enfant vous le font assez deviner. J'espère donc que vous voudrez bien me dire à l'instant...

LOUISE

Oh ! quand je ne serai plus là !...

LE MINISTRE, la reconduisant doucement
jusqu'à la porte de son cabinet

Tu as raison, pas devant toi, pauvre âme que l'on brise ! pauvre ange dont on méconnaît la céleste candeur ! Va, laisse-nous ! va !

(Il la serre dans ses bras ; Louise sort.)

Scène VI

Le ministre, Édouard.

LE MINISTRE

Monsieur Édouard, en vous initiant à mes affaires de famille, en vous chargeant d'une mission intime, je vous donnais plus qu'une marque de confiance, je vous donnais une preuve d'amitié. Pour vous, le dévouement était un devoir. Ce devoir, l'avez-vous rempli ?

ÉDOUARD

Je n'ai rien à me reprocher, monseigneur !

LE MINISTRE

Vous avez vu mon fils ?

ÉDOUARD

Je l'ai vu.

LE MINISTRE

Et, connaissant son refus de m'obéir, le mépris qu'il fait de mes plus chères espérances, vous n'avez pas jugé à propos de m'en informer, de m'instruire de l'état de son cœur ?

ÉDOUARD

Monseigneur, il est certains moments, certaines circonstances où l'on hésite à faire même ce que l'on considère comme un devoir.

LE MINISTRE

Et croyez-vous, monsieur, qu'il m'eût été plus pénible d'apprendre de votre bouche le refus de mon fils, que d'en être instruit par cette enfant ? Vous ne savez donc pas qu'elle l'aime,

monsieur, et que la douleur qu'elle ressent aujourd'hui, on aurait pu la lui épargner, si vous m'eussiez prévenu ? J'aurais fait appeler mon fils, j'aurais anéanti d'un mot ses projets insensés. Mais peut-être avez-vous aussi rêvé pour lui un autre mariage !... Je vous dis, moi, que ce mariage ne se fera jamais, que je ne le veux pas, qu'il est impossible.

ÉDOUARD

Karl aime la comtesse Sophie, monseigneur.

LE MINISTRE

Ne me dites pas cela.

ÉDOUARD

Il l'aime, et quand il m'a fait l'aveu de ses sentiments...

LE MINISTRE

Vous ne les avez point combattus ?

ÉDOUARD

Je ne le pouvais pas, monseigneur.

LE MINISTRE

Vous ne le pouviez pas ?

ÉDOUARD

Non ; car il m'a dit que le bonheur de sa vie était attaché à cette union.

LE MINISTRE

Et, dès lors, vaincu par cet aveu, vous avez gardé le silence !

ÉDOUARD

J'ai fait plus, monseigneur : j'ai cédé à la voix d'un ami, à sa prière ; je lui ai donné ma parole de l'aider, de le servir.

LE MINISTRE

Malheureux ! mais savez-vous s'il n'y a pas un secret, une raison terrible qui s'oppose au mariage de mon fils avec la comtesse Sophie ? et, d'ailleurs, ne vous avais-je pas fait connaître mes desseins, ma volonté ? Qui donc vous a dégagé des devoirs que votre position, sinon votre reconnaissance, vous impose ? Avez-vous renoncé à cette position que je vous ai faite ? Ai-je reçu votre démission ?

ÉDOUARD

Je venais vous prier de l'accepter, monseigneur.

LE MINISTRE

Vous, Steven ?... C'est hier, monsieur, qu'il eût fallu la donner. Votre démission, je l'accepte... Envoyez-la-moi. Vous avez raison, monsieur, les rapports entre nous sont désormais impossibles... et, à tout prendre, j'aime mieux me séparer d'un ingrat que d'avoir à me défier d'un traître.

ÉDOUARD

Monseigneur !...

LE MINISTRE

J'attends votre démission, monsieur.

(Édouard s'incline. Le ministre sort.)

Scène VII

Édouard, Chrétien.

Édouard reste un moment absorbé, puis tout à coup va à la table.

CHRÉTIEN

Vous êtes seul, monsieur Édouard ?

ÉDOUARD, écrivant sa démission

Ah ! te voilà, Chrétien ?

CHRÉTIEN

Je ne sais ce qui se passe autour de vous, monsieur, mais je suis inquiet de tout ce que je vois. On dirait que quelque grande catastrophe nous menace. Et votre agitation...

ÉDOUARD, se levant

Chrétien, nous partons dans une heure.

CHRÉTIEN

Vous quittez Munich ?

ÉDOUARD

Pour n'y jamais revenir.

CHRÉTIEN

Jamais ?... Ne laissez-vous donc ici personne que vous regrettiez, qui vous regrette ?... Elle vous aimait, disiez-vous ?

ÉDOUARD

Oui, oh ! oui, elle m'aime !

CHRÉTIEN

Et vous partez malgré cela ?

ÉDOUARD

À cause de cela, Chrétien !... pour qu'elle m'oublie, pour qu'elle en aime un autre.

CHRÉTIEN

Oh ! monsieur, si le monde connaissait toute la noblesse de votre conduite !

ÉDOUARD

Je n'agis plus pour obtenir son approbation, mais pour être satisfait de moi. Que tout soit prêt dans une heure ; va !

CHRÉTIEN

Et où allons-nous, monsieur ?

ÉDOUARD

Le sais-je ? Où le hasard nous conduira. Je dis *nous*, car tu ne refuseras pas de me suivre encore, n'est-ce pas ? quoique je sache à peine de quoi nous vivrons et si j'aurai du pain à te donner.

CHRÉTIEN

Moi, vous quitter, monsieur ?... Jamais !

ÉDOUARD, voyant la comtesse qui entre

Sophie !... Pas un mot !

(Chrétien sort lentement.)

Scène VIII

Édouard, Sophie.

SOPHIE

Je vous croyais avec le ministre, Édouard.

ÉDOUARD

Son Excellence est rentrée dans son cabinet et ne m'a pas dit de l'y suivre.

SOPHIE

Louise était ici ce matin. Je l'ai rencontrée tout à l'heure, et elle a paru m'éviter.

ÉDOUARD

La comtesse Louise souffre d'un amour qu'elle sait aujourd'hui n'être point partagé, et votre présence est à la fois pour elle un souvenir et une douleur.

SOPHIE

Mais elle sera heureuse ; mais je n'aime pas le baron Karl.

ÉDOUARD

Il vous aime, lui, madame.

SOPHIE

Il m'oubliera ; car je ne peux être à lui, vous le savez bien.

ÉDOUARD

Oui, je sais que, belle, heureuse, comblée de tous les dons que l'on ne doit qu'à Dieu, de toutes les faveurs que l'on doit au hasard, vous avez dit à un homme que les événements de la vie avaient jeté sur votre chemin, à un malheureux, à un coupable : « Ce bonheur, je vous le sacrifie ; cet éclat, j'y renonce ; ce trésor, je vous le donne !... » Et vous l'eussiez fait, Sophie ! vous le feriez !... Oh ! les paroles qui sont tombées de votre cœur, je les ai recueillies une à une dans le mien. Elles n'en sortiront jamais, Sophie ! Je les emporterai avec moi au ciel.

SOPHIE

Mon Dieu ! Édouard, qu'avez-vous ? d'où vient cette émotion ? Vous me parlez comme si nous ne devions plus nous revoir !

ÉDOUARD

Le ministre !

Scène IX

Les mêmes, le ministre.

LE MINISTRE, à Édouard

Eh bien, monsieur ?

ÉDOUARD, après un instant d'hésitation,
lui remettant la démission qu'il vient d'écrire

Voici, monseigneur.

LE MINISTRE

C'est bien. Vous avez chez vous des papiers importants, qui intéressent l'État : vous me les remettrez ou vous me les ferez remettre avant votre départ.

SOPHIE, à part

Son départ !

(Édouard, après avoir jeté un regard douloureux sur Sophie, s'incline et sort silencieusement.)

Scène X

Sophie, le ministre.

SOPHIE

M. Stevens vous quitte ?

LE MINISTRE

Oui.

SOPHIE

Pour longtemps ?

LE MINISTRE

Pour toujours.

SOPHIE

Alors, ce papier ?...

LE MINISTRE

C'est sa démission.

SOPHIE

Qu'il vous a offerte ou que vous lui avez demandée ?

LE MINISTRE

Qu'il m'a offerte et que j'ai acceptée.

SOPHIE

Vous n'ignorez point, monsieur, que votre protection lui a fait ici des ennemis mortels ?

LE MINISTRE

Stevens, en cette circonstance, n'a eu d'autre ennemi que lui-même.

SOPHIE

Vous qui êtes à la fois l'indulgence et la justice, je n'ai pas

besoin de vous dire, monsieur, qu'il n'existe peut-être pas un seul homme qui, dans sa conduite passée, n'ait quelque reproche à se faire.

LE MINISTRE

J'ignore à quoi vous faites allusion, comtesse. Il s'agit non point de la conduite passée, mais de la conduite présente de M. Stevens, chargé par moi d'une mission de confiance près du baron Karl ; où j'attendais le dévouement, j'ai trouvé la trahison.

SOPHIE, à part

Oh ! je sais tout ; pauvre Édouard !

LE MINISTRE

En somme, M. Stevens a eu envers moi des torts graves, il les a compris... il s'éloigne.

SOPHIE

Êtes-vous bien sûr qu'il soit convaincu de ces torts ? Croyez-vous fermement que ce soit à cause de ces torts qu'il s'éloigne ? Ne vous est-il pas venu à la pensée qu'il pourrait y avoir un autre motif que celui que vous supposez à ce départ, si précipité qu'il ressemble à une fuite ?... N'avez-vous pas entendu dire qu'il avait existé autrefois tel grand cœur, si grand, qu'il était capable d'abandonner, pour un malheur certain, inouï, éternel, un bonheur dont il avait la modestie de se croire indigne ?... Ces hommes-là, prenez-y garde, monseigneur, ils laissent, une fois partis, ils laissent plus qu'un regret, ils laissent un remords au cœur de ceux qui les ont méconnus... Eh bien, je vous dis, moi, monseigneur, que M. Stevens est un de ces hommes-là. Je vous dis que cette action que vous lui reprochez comme une trahison et que je tiens, moi, pour un dévouement suprême, il lui a fallu une force plus qu'humaine pour l'accomplir. Je vous dis cela, monseigneur, et, avec l'aide de Dieu, je vous donnerai la preuve de ce que je vous dis.

(Elle sort précipitamment.)

Scène XI

Le ministre, seul.

Que veut-elle dire, et que se passe-t-il ici ? qu'y a-t-il donc dans l'âme de ce Stevens ? quel secret me cache-t-il, à moi qui croyais savoir tous ses secrets ? Depuis trois ans, je l'étudie ; depuis trois ans, je n'ai pas surpris en lui un sentiment, une pensée qu'il ne pût avouer tout haut en face de tous. À chaque nouvelle preuve de faveur ou de confiance que je lui donnais, il répondait par un dévouement plus absolu. Sévère pour lui, indulgent pour les autres, infatigable au travail, étranger aux plaisirs, inaccessible à la corruption, cherchant, à force de délicatesse et pour satisfaire sa conscience, à racheter une faute de jeunesse qu'il ne croit connue que de lui seul, et que je connais, moi ; l'ayant si largement rachetée, que je le tiens pour plus pur qu'un homme qui n'aurait jamais failli, voilà ce Stevens d'hier ; et, aujourd'hui, j'en suis à me demander : est-il traître ? est-il ingrat ?...

Scène XII

Le ministre, le baron Karl, puis Meyer.

LE BARON

Il est l'un et l'autre, mon père : ingrat envers vous, traître envers moi !

LE MINISTRE

Envers vous ?

LE BARON

Traître envers moi qui l'ai pris pauvre, ignoré, perdu, qui vous l'ai amené par la main, qui vous ai dit : « Vous cherchez un homme, prenez celui-ci, mon père. » Ingrat envers vous qui l'avez reçu comme un second fils, comblé de distinctions et de faveurs ; oui, ingrat envers vous, traître envers moi : il aime la comtesse Sophie !

LE MINISTRE

Stevens ?

LE BARON

Comprenez-vous l'orgueilleux à qui le titre de votre secrétaire ne suffit pas, l'ambitieux que vous faites le premier après vous, et qui cherche sur quel degré il mettra le pied pour monter plus haut encore, et qui met le pied sur mon cœur ?

LE MINISTRE

Il aime la comtesse Sophie ?

LE BARON

Ah ! vous ne pouvez croire à une pareille impudence, n'est-ce pas, monsieur ? La comtesse Sophie, une fille noble, titrée, riche, que vous avez traitée comme votre enfant, c'est à elle qu'il s'adresse, c'est elle qu'il aime !

LE MINISTRE

Stevens !...

LE BARON

Non-seulement il l'aime, mais il en est aimé.

LE MINISTRE, sonnant

Stevens ! (À Meyer, qui entre.) Stevens ! appelez Stevens !

MEYER

À l'instant, monseigneur.

LE MINISTRE

Non, restez : c'est à la comtesse Sophie de me répondre.

MEYER

Pardon, monseigneur, les personnes que vous attendiez de Mannheim...

LE MINISTRE

Sont arrivées, c'est bien. (Meyer sort. À Karl.) Ce que vous m'avez dit de Stevens, monsieur, je ne le crois pas ; car si cela était, car s'il aimait la comtesse Sophie, surtout s'il était aimé d'elle, ce Stevens que vous accusez, et que moi, je soupçonnais, ce Stevens serait le plus honorable, le plus noble, le plus généreux des hommes ; car ici, tout à l'heure, à cette place, il m'implorait pour un autre, il me demandait la main de la comtesse pour vous, son ami !

LE BARON

Lui, Stevens ?

LE MINISTRE

Attendez-moi là, monsieur.

(Il sort vivement par la gauche.)

Scène XIII

Le baron Karl, puis Édouard.

LE BARON

Il l'aime, et il en est aimé, et il demandait sa main pour moi !
 (Apercevant Édouard.) Ah ! venez, Stevens ! Est-il vrai que vous
 ayez fait cela, que vous ayez parlé pour moi à mon père ?

ÉDOUARD

Ne m'y étais-je pas engagé, Karl ?

LE BARON

Oui ; mais, lorsque je vous ai demandé cet engagement,
 j'ignorais que c'était compromettre votre bonheur.

ÉDOUARD

Vous voulez dire ma position, Karl ; c'est à vous que je la
 devais, et je suis heureux de vous la sacrifier. Son Excellence a
 reçu ma démission.

LE BARON

Votre démission ?

ÉDOUARD

Oui ; voici des papiers importants que je vous prierai de
 remettre à votre père ; assurez-le surtout de mon éternelle recon-
 naissance, dont j'ai bien peur qu'il n'ait douté un instant. Adieu,
 baron.

LE BARON

Comment, vous partez ?

ÉDOUARD

Je pars.

LE BARON

Vous quittez Munich ?

ÉDOUARD

Je quitte la Bavière.

LE BARON, le retenant

Oh ! non, Édouard, vous ne partirez pas ainsi, c'est impossible.

ÉDOUARD

Je partirai, Karl, et à l'instant même.

LE BARON

Stevens, j'ai bien souvent dans ma vie entendu parler de générosité, de dévouement, de loyauté ; mais c'était à vous d'en donner le plus admirable exemple. Partez donc, mais soyez certain que vous laissez ici un cœur qui vous sera reconnaissant jusqu'à la mort. Votre main, Stevens.

Scène XIV

Les mêmes, Nebel, puis Meyer.

NEBEL, dans l'antichambre

Oh ! mais le baron le saura, lui ! (Entrant.) N'est-ce pas, monsieur le baron, que vous savez... ?

LE BARON

Quoi, monsieur ?

NEBEL

Où est allée la comtesse Sophie.

LE BARON

La comtesse Sophie ? où est allée la comtesse Sophie ? Expliquez-vous, monsieur.

NEBEL

L'explication ne sera pas longue : en quittant M. Stevens ou le ministre, elle est montée chez elle, et, après avoir mystérieusement fait avancer une voiture de place par la ruelle qui longe l'hôtel, elle est partie.

LE BARON

Partie !...

NEBEL

Partie sans que personne sache le motif de ce départ, ni de

quel côté elle a dirigé sa fuite.

LE BARON

Partie ! Et vous alliez aussi quitter Munich, monsieur Stevens ? Partie ! la comtesse !... (À Meyer qui entre.) Mais cela est-il vrai, Meyer ?

MEYER

En effet, Excellence, la comtesse Sophie n'est plus à l'hôtel.

LE BARON

Quoi ! elle s'est éloignée ainsi... furtivement, sans l'ordre de mon père, sans son aveu, sans qu'il sût qu'elle s'éloignait ? Mais ce que vous me dites là est impossible, messieurs !

MEYER

C'est précisément ce qu'a dit Son Excellence en trouvant son appartement vide et avant de lire la lettre qu'elle a laissée pour lui.

LE BARON

Elle a donc laissé une lettre pour mon père ?

MEYER

Oui, très-longue, très-explicative, et une seconde pour vous.

LE BARON

Pour moi ! où est-elle ?

MEYER

La voici.

LE BARON, prenant la lettre

« Monsieur Stevens... » Cette lettre n'est pas pour moi, Meyer.

MEYER

Pour qui donc est-elle ?

LE BARON

Pour M. Stevens.

MEYER

Ah ! maladroit que je suis !

(Il échange un coup d'œil avec Nebel.)

LE BARON

Et vous dites que vous ignoriez le départ de la comtesse

Sophie, monsieur ?

ÉDOUARD

Baron, je vous jure que c'est à l'instant même et de la bouche de ces deux messieurs...

LE BARON

Cette lettre est à votre adresse, je ne puis donc que vous la remettre ; mais un homme qui n'aurait rien à se reprocher, un honnête homme la lirait tout haut, monsieur.

ÉDOUARD, décachetant la lettre
et la lisant tout haut

« Stevens, ce n'est pas vous... (il baisse la voix) qui partirez le premier ; c'est moi qui partirai la première. Je vais vous attendre sur la route de Mannheim. »

LE BARON

Eh bien, monsieur ?

ÉDOUARD

Karl, il y a des fatalités...

LE BARON

Cette lettre, monsieur, cette lettre !

ÉDOUARD

Je ne la lirai pas.

LE BARON, voulant la lui arracher des mains

Mais je la lirai, moi !

ÉDOUARD

Prenez garde, monsieur ! c'est le secret d'une femme que je suis chargé de défendre.

LE BARON

Dites le vôtre. Cette lettre ! encore une fois, cette lettre ! (Édouard traverse lentement le théâtre. Après un moment d'hésitation, il déchire la lettre.) Ah ! c'est, à mon tour, moi qui vous dis : prenez garde, monsieur ! en même temps que cette lettre, vous déchirez votre honneur.

ÉDOUARD

Monsieur !

LE BARON

Vous partez, et la comtesse Sophie part en même temps que vous... Vous prétendez que vous ignoriez ce départ ! Elle vous écrit en partant, et vous n'osez lire tout haut ce qu'elle vous écrit !... Vous croiriez-vous insulté, monsieur, si je vous disais que vous êtes un hypocrite ?

ÉDOUARD

Karl !

LE BARON

Je viens vous trouver comme on vient trouver un ami ; je vous ouvre mon cœur comme on fait à un frère. Vous vous taisez devant ces confidences... et vous aimez la femme que j'aime ! Vous acceptez la mission que je vous confie avec l'intention de me trahir, et vous me trahissez !... Vous venez supplier mon père de me donner la main de la comtesse Sophie, et vous l'enlevez pendant ce temps-là ! Vous croiriez-vous enfin insulté, monsieur, si, avec mon mépris, je vous jetais mon gant au visage ?

(Il le lui jette.)

ÉDOUARD

Une épée, baron !... une épée !...

LE BARON

Allons donc, monsieur !... allons donc !

(Il s'élançait dans la chambre à gauche ; Nebel et Meyer sortent précipitamment par le fond.)

ÉDOUARD

Ah ! c'est trop de souffrance, mon Dieu ! et vous me deviez un dédommagement. Il l'a compris, lui, qu'il fallait verser la dernière goutte au calice près de déborder, afin qu'avant de mourir, le patient que, depuis quatre ans, vous tenez sur la roue pût s'en prendre à un homme, et non à la destinée, de tout ce qu'il a souffert. (Courant à Karl, qui rentre avec des épées et en saisissant une.) Mais venez donc, baron, venez donc ! Oh ! oh ! merci, arme de délivrance ! merci, fer avec lequel on tue ou par lequel on est tué ! Allons !

Scène XV

Les mêmes, le conseiller Bezanetti,
paraissant au fond, avec Meyer et Nebel.

LE CONSEILLER

Où allez-vous ainsi tous deux, l'épée à la main, messieurs ?

LE BARON

Accompagnez-moi, Bezanetti ; vous allez me servir de témoin.

LE CONSEILLER

Et avec qui vous battez-vous ?

ÉDOUARD

Avec moi.

LE CONSEILLER

Avec vous ?

LE BARON

Oui.

LE CONSEILLER

Il y a erreur, baron Karl : on ne se bat pas avec monsieur !

LE BARON

Comment, on ne se bat pas avec monsieur ?

LE CONSEILLER

Non. (À Stevens.) Dites donc au baron Karl qu'on ne se bat pas
avec vous, monsieur Édouard Ruhberg, de Mannheim.

ÉDOUARD, laissant tomber son épée
et tombant lui-même accablé dans un fauteuil

Ah !...

LE CONSEILLER

Vous voyez.

LE BARON

Aussi lâche qu'infâme !

(Il jette son épée.)

ÉDOUARD

Mon Dieu ! mon Dieu !

LOUISE, qui vient d'entrer, d'une voix
compatissante et lui tendant la main

Édouard !

ÉDOUARD

Ah ! l'on m'avait bien dit que c'était sur le chemin du martyr
que Dieu plaçait ses anges !

L'HUISSIER, à la porte du fond

Le ministre !

LOUISE, allant au ministre

Mon oncle, ayez pitié !

Scène XVI

Les mêmes, le ministre, Louise, Chrétien.

LE MINISTRE

Monsieur Édouard Ruhberg, de Mannheim, voici votre
démission que je vous rapporte... J'avais eu tort de l'accepter,
reprenez-la. (Louise tend la main et reçoit la démission. – Regardant
Nebel et le conseiller, qui restent confus.) Monsieur Édouard Ruh-
berg, de Mannheim, le roi vous fait conseiller de son conseil
privé avec le titre de baron de Stevens, et vous nomme comman-
deur de l'ordre du Mérite civil de Bavière. (Ramassant l'épée de
Karl.) Mon fils, reprenez votre épée, vous pouvez vous battre avec
monsieur.

LE BARON

Comment voulez-vous que je me batte avec un homme à qui
publiquement vous rendez un pareil témoignage ?

LE MINISTRE

Alors, faites-lui vos excuses et offrez-lui la main de la comtes-
se Sophie... (bas) votre sœur !

LE BARON, à part, anéanti

Ma sœur ! elle est ma sœur !

(Le ministre tend la main à Édouard – Édouard se jette à ses pieds.)

Le ministre fait un signe à Chrétien, qui sort par la droite.)

LE MINISTRE

Et maintenant, Ruhberg, êtes-vous heureux ? ne manque-t-il
rien à votre bonheur ?

ÉDOUARD

Un pardon.

LE MINISTRE

On vous l'apporte, mon ami.

Scène XVII

Les mêmes, Ruhberg, paraissant, avec Chrétien.

RUHBERG, ouvrant les bras

Édouard !...

ÉDOUARD, se jetant dans les bras de son père

Ah ! mon père !

RUHBERG

Mon fils !

POST-SCRIPTUM

Ce drame est double, comme on vient de le voir ; il se compose de deux pièces distinctes : l'une qui pourrait s'intituler *le Crime*, et l'autre, *l'Expiation*.

C'est là le malheur de l'ouvrage ; je ne dis pas son défaut, car il était impossible de le couper autrement.

On pouvait craindre que l'intérêt, porté au plus haut degré au deuxième et au troisième actes, ne pût, au cinquième et au sixième, remonter à la même hauteur.

Il n'y a que les gens du métier qui sentiront combien la difficulté était grande.

Mais aussi il y avait un beau parti à tirer de cette opposition des trois premiers actes, se passant dans un monde bourgeois, avec les trois derniers, se passant dans un monde aristocratique.

Le succès me fait croire que la difficulté a été vaincue, et que le meilleur parti possible a été tiré du sujet.

Le rideau est tombé au bruit d'applaudissements frénétiques, et Laferrière a été interrompu trois fois, au moment de prononcer le nom de l'auteur, par le tonnerre qui grondait dans la salle.

Le public de l'Odéon, qu'il me siffle ou qu'il m'applaudisse, a toujours été pour moi le vrai, le seul, l'unique public de Paris.

Il n'y a qu'à le lâcher sur la piste d'un noble dix cors ou d'un ignoble blaireau, et l'on peut être tranquille, il mènera l'animal jusqu'au bout.

La pièce a été admirablement jouée, du reste. Tisserant, dans le rôle d'Alden ; mademoiselle Bérengère, dans celui de Charlotte ; M. Métrème, dans celui de Frédéric, ont eu les honneurs des trois premiers actes. M. Rey, dans le personnage du ministre ; mademoiselle Périgat, dans le personnage de la comtesse Sophie ; mademoiselle Isabelle Constant, dans le rôle de Louise ; et M. Guichard, dans celui de Karl, ont eu les honneurs des trois der-

niers.

Trois personnages ingrats, d'intrigants de cour, ont été parfaitement rendus par MM. Kime, Thiron et Saint-Léon.

Le rôle du receveur Ruhberg était joué par M. Laute. C'est un artiste que notre ami Regnier nous avait ramené de Hollande ; nous avons une obligation de plus à notre ami Regnier.

Mais l'homme à qui nous devons la meilleure part de notre succès, disons-le franchement et hautement – d'autant plus franchement et hautement que nous avons souvent, à cause de son grand talent même, été sévère pour lui –, c'est Laferrière.

Laferrière a été admirable, prodigieux, complet dans le rôle d'Édouard. Jamais artiste, et je parle des plus grands artistes, entendez-vous, n'a été dans une seule soirée plus abattu, plus fiévreux, plus calme, plus poétique, plus aimant, plus désespéré, plus délirant, plus joyeux, plus exalté, plus écrasé que Laferrière. Il portait à lui seul le poids de la pièce, et, jusqu'au bout, il l'a porté sans s'arrêter, sans plier, sans haleter ; il est vrai qu'à chaque entr'acte, nous allions lui donner la main et lui porter les compliments de madame Émile de Girardin et de George Sand. On va loin, n'est-ce pas, Laferrière, avec des pareils rafraîchissements sur sa route ?

Aussi Laferrière a-t-il été aussi loin, a-t-il monté aussi haut qu'il est permis au talent dramatique d'arriver.

Barré, qui le suivait sous le costume d'un vieux serviteur, a été applaudi tout le long du chemin. Comme son maître n'avait pas toujours d'argent pour le payer, nous l'invitons à prendre ses gages en applaudissements.

Si ce n'était pas un si mauvais souhait à faire à votre avenir dramatique, mon cher Laferrière, nous vous dirions qu'après un pareil succès, les portes du Théâtre-Français doivent vous être ouvertes à deux battants.

Seulement, une fois que vous serez là, il vous faudra renoncer à jouer des Édouard Ruhberg.

Restez donc avec nous, et je me charge, moi, de faire de vous

au théâtre tout ce que vous voudrez être.

ALEX. DUMAS.

Paris, 7 novembre 1854.